LA VIE SPIRITUELLE

N° 341 Juin 1949

SOMMAIRE

★

LES MYSTÈRES DE DIEU

L. BOUYER, de l'Oratoire. LES PSAUMES, PRIÈRE DU PEUPLE DE DIEU 579

Il n'est pas rare d'entendre des chrétiens se demander : Pourquoi l'Église garde-t-elle la prière des psaumes ? Comment une prière qui date de l'ancienne Loi peut-elle traduire tous ces sentiments que, peu à peu, le commandement nouveau inspire à nos âmes ? — Ces chrétiens se sont-ils posés la question inverse : le peuple de la Nouvelle Alliance est-il un autre peuple que celui de l'Ancienne ? Et en quel sens ? Les thèmes les plus neufs de l'Évangile sont-ils intelligibles en dehors des perspectives prophétiques qu'ils viennent si heureusement achever ? — Le P. Bouyer éclaire ce dilemme en montrant comment l'Église de la Pentecôte a reçu grâce de comprendre ce que l'Esprit-Saint disait déjà aux anciens.

A. GRAIL, O. P. JEAN LE BAPTISTE ET ÉLIE 598

Nous n'avons jamais fini de scruter les Écritures. Cet épisode du baptême de Jésus qui, pour certains, ne serait qu'un acte d'humilité de notre Sauveur est au contraire dans la conception des évangélistes un acte d'une importance capitale. Il accomplit la prophétie de Malachie en laquelle s'était exprimée une bonne part de l'espérance juive concernant le Messie. La fête de Jean, *le plus grand des prophètes, le héraut de la Nouvelle Alliance, est pour nous encore un des sommets de l'année.*

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M.-F. MOOS, O. P. UN MAÎTRE DE LA VIE SPIRITUELLE, LE T. R. P. SERTILLANGES, 1863-1948..... 607

L'âme toute simple d'un grand religieux.

CHRONIQUES

MARIE FARGUES. Les pédagogies contemporaines..... 624

Nous manquons, dit-on, de maîtres et de professeurs. Est-ce le signe que nos méthodes d'instruction et d'éducation sont usées? Les recherches cependant et les inventions en ce domaine sont fécondes. Demain sans doute n'enseignera-t-on plus tout à fait comme hier. Il est important que les catéchistes, les éducateurs, et même les liturgistes — dans la mesure où ceux-ci font œuvre de pédagogues — se tiennent au courant.

LA SAISON DES CONGRÈS

A.-M. HENRY, O. P. Le Congrès de Rennes 641

A. PLÉ, O. P. Un premier congrès international de psychiatres catholiques 647

JOIN-LAMBERT. Les Journées universitaires de Strasbourg. 650

Quelques congrès, parmi d'autres, de la « semaine des vêtements blancs ».

A TRAVERS LES REVUES

Ephemerides theologicae lovanienses. — Foyers. — Évangéliser. — Revue du Moyen-Age latin. — Masses Ouvrières. — La Documentation catholique. — Idées et forces. — The life of the spirit. — America. — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste. — Contemplation et Apostolat. — Geist und Leben. — Orbis catholicus. — Christian Century. — La Nouvelle Revue Théologique. — Biblica. — Schweizer Rundschau, — The Month, p. 653.

LES LIVRES

Voir en page 3 de couverture la liste des livres recensés, p. 670.

Viennent d'arriver à la revue, p. 683,

Table des matières du tome LXXX, p. 685.

LES PSAUMES
PRIÈRE DU PEUPLE DE DIEU

La prière de l'Église, c'est-à-dire les heures canoniales, est constituée principalement par les psaumes. Ceci n'est pas un fait nouveau, ni récent. Dès qu'une prière quotidienne s'organise dans les milieux monastiques au IVe siècle, c'est déjà le psautier qui la compose. Mais les moines, d'après le témoignage de l'antiquité, n'innovaient en rien à cet égard. Dès les origines, les psaumes avaient été la prière usuelle des chrétiens, aussi bien dans l'usage privé que dans les fonction publiques de l'Église. Enfin, il est très remarquable que les prières du Christ citées par les Évangiles soient ou bien des citations littérales du psautier, ou bien empreintes de réminiscences évidentes de ses formules.

Des fidèles, des prêtres même sont souvent gênés par ces constatations. Il leur paraît anormal que l'Église et les chrétiens fassent encore usage de prières juives. Ils comprennent mal que des poèmes de l'Ancien Testament soient tout ce qu'ait trouvé le peuple du Nouveau pour glorifier Dieu révélé en Jésus-Christ. Un tel sentiment trahit l'insuffisance radicale de l'exégèse biblique dont on se contente habituellement aujourd'hui. Elle semble en effet trop souvent incapable d'entretenir le sentiment, si naturel chez les Pères, et, avant eux, chez saint Paul, que le peuple du Nouveau Testament, le peuple chrétien n'est pas un autre peuple que celui de l'Ancien Testament.

Mais une interprétation de l'Écriture qui nous pousse à croire que l'histoire d'Israël est achevée est une interprétation qui se

heurte à toute la tradition catholique. Pour le Nouveau Testament, pour l'Église des Pères, c'est nous désormais, baptisés dans le Christ, qui sommes le véritable Israël, non seulement préfiguré, comme on le dit parfois, mais inauguré dans l'Ancien Testament, puis mort avec le Christ et ressuscité en lui sous le Nouveau.

Les thèmes les plus proprement neufs de l'Évangile : l'adoption du Père, le don de l'Esprit, aussi bien que la révélation du Fils, ne prennent tout leur sens, n'ont même un sens intelligible, que lorsqu'on les découvre au confluent des grands thèmes de la Parole prophétique. Justice et miséricorde prêchées par Amos et Osée, sainteté divine par Isaïe, religion du cœur par Jérémie, souffrance rédemptrice par les chants du Serviteur, présence divine éternellement rendue à un peuple régénéré, telle qu'Ézéchiel la contemple, mystère enfin de la Sagesse créatrice et rédemptrice entrevu par les scribes : voilà tous les fils dont l'Évangile va tisser sa trame. Ils se rassemblent autour de Celui qu'il nous présentera non seulement comme le Messie fils de David, mais comme le « Fils d'homme » céleste, venu pour accomplir le Jugement et rétablir le règne de Yahvé, le Serviteur fidèle, expiant le péché par sa souffrance innocente.

La théologie que la tradition rabbinique, à l'époque de sa pleine vitalité, tirerait de la Bible nous apparaît comme illuminée par le foyer irradiant de la *Schekinah*, c'est-à-dire de cette Présence de Dieu descendue parmi les hommes dans la nuée lumineuse pour « planter sa tente » parmi eux (là est le sens du radical *Schakan*). Et la mystique des mêmes rabbins serait tendue par le pieux désir d'être emportés en retour, comme Élie, sur le char de feu de la *Merkabah*, ravissant l'homme jusqu'au ciel où ce Dieu demeure « qui n'habite pas une maison faite de main d'homme ». Comment saint Jean nous décrira-t-il l'incarnation, sinon justement en appliquant à la Parole faite chair ce thème de la *Schekinah* : « Et la parole a planté sa tente parmi nous » ? (Le verbe, ἐσκήνωσεν, qu'il emploie est non seulement la traduction de *Schakan*, mais sa transcription littérale : les consonnes radicales sont les mêmes.) Et la vie transportée dans le Christ, et avec le Christ transportée jusqu'en la présence divine, dont saint Paul fera le tout de son Évangile, que sera-t-elle d'autre

que l'éclosion de la mystique juive qui répondait à la théologie juive ? Descente de Dieu jusqu'à l'homme, pour se faire « pèlerin et voyageur » avec lui, afin de l'élever ensuite avec le Christ, dans le Christ, jusqu'à ce sanctuaire céleste où Jésus s'est fait notre précurseur, c'est le résumé de la foi et de la spiritualité chrétiennes. Mais c'étaient déjà les dernières perspectives sur lesquelles se reposait la vision d'Israël.

En un mot, qu'est ce Règne où la venue et l'œuvre de Jésus nous introduisent, sinon celui où Daniel et les apocalypses avaient condensé l'espérance des fils d'Abraham ?

Le fait que la prière d'Israël soit devenue, comme spontanément et sans effort, la prière de l'Église atteste simplement cette continuité que tout devrait nous faire saisir dans la Bible. Parler ainsi, ce n'est point du tout méconnaître ou sous-estimer la nouveauté irréductible de l'Évangile. Mais justement on n'a rien perçu du mouvement qui traverse et soulève progressivement la Bible entière d'Israël si on ne la voit pas tout illuminée par la promesse, tendue par l'attente : promesse, attente du Règne divin, de la Théophanie divine qui en est inséparable, et en même temps de cette recréation de l'homme, à commencer par son cœur, qui doit accompagner l'un et l'autre et dont la première création n'avait été que l'esquisse. N'est-ce pas là ce qu'exprime un des derniers prophètes quand il dit :

> Voici que je vais faire une merveille nouvelle,
> Elle est près d'éclore, ne la reconnaîtrez-vous pas ?[1]

De la sorte, quand on arrive au terme de l'Ancienne Alliance, tout est prêt pour accueillir la Nouvelle. Mais, inversement, pour que sa « bonne nouvelle », c'est-à-dire l'Évangile, soit reçue, il y faut des cœurs préparés, des âmes qui soient des âmes de désir, et dont le désir soit celui de l'Esprit. Cette préparation, c'est l'Ancien Testament qui la constitue. Ce désir, ce sont les psaumes qui le traduisent. Ils sont donc bien *la* prière chrétienne, parce qu'ils sont la prière par laquelle l'Esprit nous a enseigné à

1. Isaïe, 43, 19.

demander précisément ce que le Père voulait nous donner par son Fils.

★

Cependant, si nous ne voulons pas que ces affirmations restent dans le vague, elles nous obligent à nous poser un problème qui paraît déchirer aujourd'hui la conscience des chrétiens. Il se pose, en effet, dès qu'on revient à la Bible, dans les conditions qui sont les nôtres à présent, pour y chercher une source, la source de vie. Quelle est, se demande-t-on alors, l'exégèse, l'interprétation des Écritures qui nous aidera?

Est-ce l'exégèse symbolique, allégorique, appuyée sur la tradition des grands spirituels du passé, toute pénétrée de sens religieux, du sens chrétien plus exactement, mais indifférente aux querelles des savants et seulement préoccupée de vie intérieure? Est-ce l'exégèse littérale, scientifique, appuyée sur toutes les ressources modernes de la philologie et de l'archéologie, animée de sens critique et uniquement soucieuse de la vérité historique, objective?

Le numéro de mai 1948 de *La Vie Intellectuelle* a présenté ces deux points de vue, soutenus d'une manière mutuellement exclusive l'un par Paul Claudel (celui de l'exégèse purement symbolique), l'autre par l'abbé Steinmann (celui de l'exégèse rigoureusement littérale). Entre les deux, Irénée Marrou s'efforçait de concilier les extrêmes en leur faisant à chacun sa part, mais sans paraître toujours s'aviser de l'irréconciliable opposition des principes invoqués de part et d'autre. Car tout revient à savoir quel est le vrai sens religieux de la Bible, ce qu'elle signifie comme Parole de Dieu. Est-ce le sens qui la fait partout parler du Christ, lorsqu'on la soumet à un traitement interprétatif qui n'y veut voir que symbole? Est-ce ce que dirait la lettre des textes, en dehors bien souvent de tout rapport avec le contenu spécifique de l'Évangile? Si l'on a répondu oui à l'une de ces questions, il est évident qu'il n'y a plus moyen de répondre oui à l'autre. Les cotes mal taillées, ici, ne serviraient de rien. Elles n'aboutiraient qu'à faire lire la Bible dans l'insécurité et le doute, avec le sentiment que son sens religieux n'est pas authentique et que son sens authentique n'est pas religieux.

Si l'on veut retenir à la fois l'âme de vérité incluse dans la thèse de Claudel et celle incluse dans la thèse de l'abbé Steinmann, il faut commencer par repousser catégoriquement leurs prémisses à l'un et à l'autre. La seule véritable exégèse de la Bible qui la prenne comme Parole de Dieu, ce n'est ni une exégèse douteusement symbolique, édifiée arbitrairement sur les textes sans provenir de leurs propres exigences, ni une exégèse prétendument scientifique, voulant isoler et fixer chaque phase d'une histoire en refusant *a priori* d'en considérer jamais l'unité. L'exégèse chrétienne, au contraire, l'exégèse vraiment théologique, part de l'unité de la Parole de Dieu que l'Église seule garde à jamais vivante dans sa tradition. Mais elle n'a rien à exclure pour cela des travaux critiques et des résultats les plus solides qu'ils ont produits. Bien compris, ces derniers ne peuvent que l'aider à retrouver à travers la Bible la continuité d'un même dessein de salut et de rédemption.

Elle ne confond donc pas l'Ancien Testament avec le Nouveau. Mais elle ne les sépare pas davantage. Elle discerne un certain symbolisme dans l'Écriture, mais ce n'est nullement un symbolisme artificiel, plaqué du dehors sur les textes. C'est le symbolisme spontané d'une évolution des réalités et des notions religieuses. Il ne fait qu'y révéler progressivement des virtualités qui n'y apparaissaient pas tout d'abord et que seule la continuité créatrice de l'action divine dans l'histoire pouvait en dégager. Par le fait, une telle exégèse sera donc encore plus historique que l'exégèse qui veut, sous prétexte de science critique, rester étrangère à la vision de l'histoire apportée par l'Évangile. S'il n'en était pas ainsi, on serait réduit à nier que cette vision soit juste. Au contraire, si l'Évangile est vrai, faute des vues qu'il nous apporte, ce n'est jamais l'histoire véritable, dans la profondeur de son unité créatrice, qu'on atteindra. Sans lui, on ne dépassera jamais une superficie pulvérisée, une croûte refroidie et émiettée.

Qu'il n'y ait absolument pas lieu, ici, de choisir entre le symbole et la réalité, c'est ce que montre l'examen des réalités concrètes qui occupent l'histoire biblique et des notions qui les accompagnent. Dès qu'on sort de l'abstrait et qu'on en vient à des observations précises, les faux schémas et leurs oppositions

factices retournent à l'espèce de *scheol* où les faux problèmes poursuivent une pseudo-existence sans intérêt pour personne.

Examinons pour commencer le peuple de Dieu. Aux origines, c'est le peuple que Dieu a formé comme peuple en le tirant d'Égypte « par sa main forte et son bras étendu ». Vienne l'enseignement des prophètes et, à la faveur de la notion du « reste », le véritable *Qahal*, la véritable assemblée des élus, ce ne sera plus tout le peuple charnel, mais seulement ceux que Yahvé s'est réservé, « qui n'ont pas plié le genou devant Baal » et que l'épreuve séparera et purifiera de la masse condamnée. Dans la vision d'Ézéchiel, ce « reste » deviendra un peuple nouveau. Créé à neuf par le changement de son cœur, il sera appelé dorénavant à une vie nouvelle, illuminée et consacrée par la Présence servie jour et nuit. Si la notion du « reste » avait rétréci l'extension première du peuple, les derniers prophètes l'élargiront de nouveau, mais sur un tout autre plan. De nouveaux élus vont s'y agréger, tirés de toutes les nations païennes. Dans le Nouveau Testament, lorsque Jésus sera pendu à la Croix, rejeté par Israël, abandonné par les siens, les évangélistes nous montreront le « reste » réduit finalement à l'unique serviteur fidèle. Mais, ensuite, saint Paul nous découvrira dans la résurrection de Jésus le principe d'une phase suprême. La greffe des Gentils sur le Christ, opérée par le baptême, étendra l' « assemblée des élus », le *Qahal* devenu *Ecclesia* (ce qui est la transcription en grec du vieux mot hébreu) jusqu'aux extrémités du monde.

Ainsi, d'une part, la continuité nous apparaît sans faille depuis les enfants d'Abraham jusqu'à cette « Église des premiers-nés dont les noms sont inscrits dans le ciel » que l'Épître aux Hébreux contemple dans le futur éternel. Mais, d'autre part, la réalité et la notion que recouvre ce mot de « peuple de Dieu » se sont radicalement transfigurées dans l'intervalle. Rien donc de plus légitime que d'appliquer ce que l'Ancien Testament nous dit d'Israël à l'Église, rien de plus conforme à l'histoire, car c'est d'Israël que l'Église est sortie et qu'elle a reçu son nom. Et cependant rien qui transpose et élève pareillement de la lettre étroite aux extrêmes dilatations de l'Esprit.

Même chose pour le Règne ou le Royaume de Yahvé. Dans les plus vieux documents de l'histoire israélite, c'est simplement la

domination d'Israël sur ses rivaux, assurée par la protection divine. Chez Amos, cela devient le règne de la justice de Yahvé, jugement non moins inexorable pour Israël que pour ses ennemis. Chez les derniers prophètes, ce sera la vision d'un monde transfiguré où Dieu sera comme visiblement présent et transfigurera toutes choses par cette présence. Pour les Sages, c'est la patiente et toute-puissante réalisation des desseins de la Sagesse divine, arrivant à ses fins au rebours des pensées de la sagesse humaine, orgueilleuse et bornée. Pour les apocalypses, c'est, après une catastrophe cosmique, l'inauguration d'un nouvel ordre de choses, d'un « éon » définitif où les puissances du mal seront anéanties, les opprimés relevés, la gloire de Dieu vengée du mépris des impies. Pour l'Évangile, c'est le règne de l'Agapè divine, instauré par la Passion-glorification du Sauveur, couronné par son propre Avènement au terme de l'histoire. Pour saint Paul, c'est finalement Dieu tout en tous.

Ici encore, le même mot ne recouvre, d'un bout à l'autre de la Bible, ni des réalités séparables et opposables, ni une réalité demeurée identique à elle-même. Il embrasse tout un devenir historique dont Dieu est l'agent souverain, toute une révélation calquée sur lui. Ce n'est donc aucunement artificiel de voir sous le règne de Yahvé des plus anciens textes bibliques le Royaume du Père dont nous parlera l'apôtre, comme de la réalité dernière à laquelle tend l'ensemble de l'histoire. Bien que les anciens Israélites n'eussent pu s'élever encore à une telle conception, c'est de leur propre notion que celle de saint Paul a germé et s'est peu à peu dégagée. Dès le début, l'infaillible main du Tout-Puissant orientait les esprits par l'une vers l'autre, en ouvrant dans l'histoire et le monde un sillon qu'elle tracerait sans un écart jusqu'à cette perte royale dans l'infini.

Ce qui vaut du Royaume vaut à plus forte raison de son Roi. Quoi de plus terrestre, apparemment, que l'Oint qu'attendra d'abord Israël, comme un autre David, un autre roi puissant et fidèle qui assurerait la suprématie à son peuple en rendant tous ses devoirs à son Dieu ? Et pourtant, cette notion est l'origine de notre propre notion du Christ, du Roi de gloire revêtu de toute la dignité céleste du Fils de l'Homme, conquise dans la chair infirme du Serviteur de Yahvé par sa fidélité douloureuse.

Rien de plus naturel, rien de plus vrai que de discerner derrière la figure si humaine, et souvent trop humaine, de David et de sa royauté la figure toute divine du « Roi des rois », du « Seigneur des seigneurs » de l'Apocalypse. Par l'une, la Providence nous acheminait vers l'autre. C'est l'une qui, sous la pression de l'Esprit, s'est transformée en l'autre.

Si l'on veut encore un exemple, nous ne le prendrons plus aux réalités statiques, mais aux actions divines, à ces hauts faits de Yahvé qui modèlent l'histoire au fur et à mesure qu'il prononce sur elle toute sa Parole créatrice. La Rédemption, c'est-à-dire le rachat, c'est d'abord la délivrance miraculeuse par laquelle Yahvé a soustrait son peuple à l'esclavage de l'Égypte. C'est la liberté acquise au-delà de la mer Rouge, consacrée par la libation rituelle du sang de l'Agneau et le *herem* des ennemis de Dieu et de son peuple.

Après l'exil, une première transposition de l'idée s'opérera. Par la propre souffrance d'Israël, et plus particulièrement par la souffrance de ses justes, Yahvé aura conduit son peuple vers une résurrection qui ne sera plus seulement une délivrance terrestre. Israël tendra vers la libération de cette prison de pierre qu'était le vieux cœur de l'humanité adamique, auquel doit se substituer le cœur nouveau, le cœur de chair où Yahvé lui-même écrira sa loi.

Vienne l'Évangile, et la rédemption, ce sera l'immolation de cet Agneau de Dieu véritable qu'est Jésus. Par sa mort vainquant la mort et le péché, il nous associe, dans sa résurrection, à une vie nouvelle, libérée à jamais de l'enfer et de la corruption. Selon ces perspectives, saint Paul pourra voir dans le baptême le vrai passage à travers la mer Rouge et l'auteur de l'Apocalypse fera chanter aux élus parvenus au rivage éternel le cantique de Moïse.

On voit comme nous sommes ici également éloignés d'un symbolisme arbitraire et d'un littéralisme figé. Chaque notion de l'Ancien Testament révèle seulement dans le Nouveau ce dont elle était pleine, aux yeux de la foi, en vertu du dessein de la Sagesse divine. Faisant repasser génération après génération par des expériences analogues mais non point identiques, la Parole divine amène peu à peu nos esprits de la terre jusqu'au ciel, en

même temps que son souffle créateur emplit peu à peu la terre même des réalités les plus vraiment célestes.

Ce point de vue dynamique et vitaliste de l'exégèse théologique véritable nous permet, sans rien fausser à la réalité, mais au contraire en la voyant toujours dans la plénitude de son devenir, d'éclairer l'Ancien Testament par les lumières du Nouveau. En retour, il ne nous met pas moins à même de comprendre le Nouveau par ses préparations providentielles dans l'Ancien. Nous découvrons la continuité et l'unité, en même temps que le caractère de création perpétuelle de l'histoire, — de l'histoire sainte, c'est-à-dire de l'histoire où c'est Dieu qui agit. Nous voyons aussi que l'histoire sainte, ce n'est pas une histoire extraordinaire qui se serait passée dans un petit coin, sans lien organique ni en elle-même ni avec le reste du devenir humain. Nous comprenons que c'est Dieu reprenant peu à peu possession de l'histoire de toute l'humanité, comme de l'histoire de chaque homme. En elle, nous découvrons comment, à partir de ce centre perdu de la Palestine, le Dieu qui parle et dont la Parole est action toute-puissante se saisit de tous les peuples pour en former un seul peuple, de tous les hommes pour en dégager un seul homme, l'Adam céleste. En cet Homme final, tous les enfants de Dieu que le péché avait dispersés doivent se rassembler pour former un seul corps. Finalement, le monde entier, gravitant autour de ce centre où la Parole de Dieu a retenti, va sortir du second chaos où l'avait précipité Adam pour émerger à la lumière sans crépuscule.

★

Appliquer ces données au psautier, à notre récitation des psaumes pleinement fidèle à l'appel de l'Esprit qui les dictait, ne présente aucune difficulté. Bien plutôt faut-il dire qu'ils en offrent la plus merveilleuse illustration.

Toute la religion du peuple de Dieu, du *Qahal*, de l'*Ecclesia*, c'est-à-dire de l'assemblée convoquée par l'appel divin retentissant par ses hérauts, est religion de la Parole. Le psautier nous apprendra tout d'abord à prier d'une prière qui soit réception de la Parole dans un cœur croyant et désir de la réentendre, de l'entendre sans cesse. Un psaume comme le psaume 19 (Vulg.,

18) commence par nous montrer l'univers tout entier vibrant de la Parole divine, traversé, éclairé par elle comme l'univers visible l'est par le soleil. Puis, dans sa seconde partie, il proclame ce qu'est, pour l'intime de l'âme, cette Parole qui crée et soutient les mondes.

C'est une vraie litanie de la Parole divine, invoquée sous tous les noms que lui donnerait Israël : loi, témoignage, ordonnances, préceptes, décrets, sagesse dont le principe est la crainte de Yahvé. En réponse à une telle parole :

> Que les paroles de ma bouche
> et les méditations de mon cœur
> soient toujours acceptables devant toi,
> Yahvé, mon rocher et mon rédempteur ![2]

Que dire alors de l'admirable psaume 119 (118 de la Vulgate) où tout ce que la Parole divine peut être pour l'âme qui l'écoute, l'entend, la médite, la pratique est lentement, longuement, savoureusement ruminé ?

> Ta parole est une lampe à mes pieds,
> une lumière sur mon sentier !... [3]

Sur la grande promesse qu'apporte la Parole, et son contenu, l'alliance, à quoi bon multiplier les citations ? Tous les psaumes en sont dominés, comme toute la Bible. Le cycle des psaumes historiques, celui des psaumes graduels, chacun à sa manière sont plus particulièrement envahis par ces réalités fondamentales de la révélation.

Si nous passons de la Parole à l'intervention divine dans l'histoire qu'elle annonce et produit, après le cantique de Moïse, cité au chapitre 15 de l'Exode, le grand psaume 18 (Vulg., 17) est typique du rappel de la théophanie de l'Exode fondant l'espoir d'une autre manifestation libératrice qui conclurait l'histoire du peuple de Dieu et de chaque âme en lui [4].

---

2. Ps. 19, 14-15.

3. Ps. 119, 105.

4. Sur l'aspect de lutte, inhérent à cette intervention divine et qui est si constamment évoqué par les Psaumes, nous nous sommes suffisamment étendu, dans un article paru ici même en 1944, pour nous dispenser d'y revenir aujourd'hui.

Le peuple de Dieu lui-même, dans ses cheminements passés par lesquels la Providence l'a guidé, dans son espoir d'avenir fondé sur Celui qui reste le même, hier, aujourd'hui et demain, ce sont les psaumes historiques, à commencer par le grand psaume 78 (Vulg., 77), qui nous en chantent l'épopée. Dans le psaume 105 (Vulg., 104), nous contemplons la face divine de son histoire : « la main forte et le bras étendu de Yahvé » qui en ont fait une histoire sainte. Et le psaume 106 (Vulg., 105) nous rappelle en regard sa face humaine, trop humaine : les infidélités que les hommes ont entassées dans leur folie sur cette base inébranlable de la grâce.

De la Cité sainte, où ce peuple n'en devra pas moins finalement trouver une demeure permanente : citadelle où il sera pour toujours à couvert contre les assauts du Malin, sanctuaire où Dieu sera tous les jours avec lui, les psaumes graduels (120 à 134 de l'hébreu, Vulg., 119-133) exprimeront l'attente nostalgique.

> Si Yahvé ne bâtit pas la maison,
> ils travaillent en vain ceux qui la bâtissent;
> si Yahvé ne garde pas la ville,
> ils veillent en vain ceux qui la gardent...[5]

L'expérience de l'exil, qui déracinera le patriotisme d'Israël, qui apprendra au peuple à ne plus mettre sa confiance dans aucune cité terrestre, mais seulement dans « celle dont les fondements sont éternels, la Jérusalem d'en-haut qui est notre mère », a donné à cette nostalgie bien particulière des fils de l'Église pérégrine son incomparable expression dans le *Super flumina Babylonis* (Ps. 137; Vulg., 136).

Comme la première intervention de Yahvé, au jour de l'Exode, son ultime intervention, en ce Jour qui sera le sien par excellence, a trouvé, dans le psaume 50 (Vulg., 49), une peinture qui rejoint la grande parabole du jugement de saint Matthieu (25, 31-46). Si l'aspiration élémentaire après un rétablissement de la justice violée dans l'ordre actuel du monde se déclare avec une âpreté singulière dans le psaume 94 (Vulg., 93) :

5. Ps. 127, 1.

Dieu des vengeances, Yahvé,
Dieu des vengeances, parais !
Lève-toi, juge de la terre !...

le sens le plus affiné de la crainte que ce jugement doit susciter chez l'homme pieux lui-même a marqué le psautier en d'innombrables formules, dont celle-ci, dans le psaume 130 (Vulg., 129), n'est qu'une des plus simples et des plus belles :

Si tu comptes les iniquités, Yahvé,
Seigneur ! qui pourra subsister ?

Les sentiments complémentaires des exigences absolues de la justice divine, de l'infinie miséricorde du pardon divin, héritage des deux grands prophètes du VIII^e^-siècle, Amos et Osée, sont comme les deux bases de la piété des psaumes.

Pas d'images plus pures du juste idéal que celles du psaume 1^er^, ou bien que ce miroir du roi, modèle de justice, que nous présente le psaume 101 (Vulg., 100). Mais, à côté de cet idéal, quelle reconnaissance des abîmes d'iniquité que recèle le cœur de l'homme! Les sept psaumes qu'on a réunis sous le titre de psaumes de la Pénitence[6] présentent un florilège particulièrement représentatif à cet égard, mais qui est loin d'être exclusif. Le *Miserere* (Ps. 51; Vulg., 50) est probablement le plus parfait, mais c'est dans un psaume comme le psaume 14 (Vulg., 13) que la profondeur et l'universalité du péché sont marquées des stigmates les plus indélébiles :

Les hommes se sont corrompus, leurs actes sont abominables :
aucun qui fasse le bien !
Yahvé, du haut des cieux, regarde les fils de l'homme,
pour voir s'il en est un qui soit sage et qui cherche Dieu :
tous sont égarés, tous sont pervertis,
pas un qui fasse le bien,
pas même un seul ![7]

---

6. Les psaumes 6, 32 (Vulg., 31), 38 (37), 51 (50), 102 (101), 130 (129), 143 (142).

7. Ps. 14, 1-3.

En regard, quelle certitude de l'amour de Dieu ! Amour qui pardonne, et dont le pardon n'est pas une trop facile indulgence, mais le principe d'une régénération du cœur humain dépravé, la piété confiante du psautier va au-devant de lui avec un tel élan qu'elle paraît pressentir déjà dans la hésèd découverte par Osée la plénitude de l'agapè qu'annoncera saint Paul. Dans un psaume comme le 103e (Vulg., 102), tout le cœur paternel de Dieu pour l'homme et cette condescendance qui ira jusqu'à l'incarnation s'entr'ouvrent en des termes qu'aucune formule de l'Évangile ne dépassera :

> Yahvé est miséricordieux et compatissant,
> lent à la colère et riche en bonté.
> Ce n'est pas pour toujours qu'il réprimande,
> il ne garde pas à jamais sa colère.
> Il ne nous traite pas selon nos péchés,
> il ne nous châtie pas selon nos iniquités.
> Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
> autant sa bonté est grande envers ceux qui le craignent.
> Autant l'orient est loin de l'occident,
> autant il éloigne de nous nos transgressions.
> Comme un père a compassion de ses enfants,
> Yahvé a compassion de ceux qui le craignent [8].

Et la litanie du psaume 136 (Vulg., 135) nous montrera dans l'amour miséricordieux (la hésèd) de Yahvé la clef de toute la création comme de toute l'histoire du peuple de Dieu.

D'une manière plus générale, c'est l'ensemble du psautier qui reflète un sens des rapports entre Dieu et son peuple, entre Dieu et l'homme, qui suppose que tout est grâce chez Dieu, que tout doit être foi chez l'homme. Comme on l'a redit après saint Augustin, ils ne sont d'un bout à l'autre que la prière des « pauvres », de ces *anavim* à qui les Béatitudes promettront le Royaume des cieux, qui savent que l'homme n'a rien dont il se puisse prévaloir devant Dieu, mais rien non plus qu'il ne puisse espérer de sa miséricorde. Ce juste de la Nouvelle Alliance dont saint Paul, empruntant ses termes à la description du juste par

8. Ps. 103, 8-11.

excellence de l'Ancienne, nous dira qu'il vit par la foi ne saurait souhaiter d'expression plus naturelle ni plus pleine à sa prière que les mots des psaumes.

Il est pourtant une synthèse plus élevée que celle des révélations conjointes d'Amos et d'Osée, de la justice et de la miséricorde. Non plus à la base de la religion du peuple de Dieu, mais à la cime de l'édifice que les grands prophètes lui ont élevé, c'est la synthèse entre le sens de la sainteté divine, tel qu'Isaïe l'a communiqué mieux qu'aucun autre, et cette religion du cœur dont Jérémie a trouvé des formules si définitives que l'Église n'a pu que les lui reprendre lorsqu'elle a voulu célébrer le Cœur même de Jésus-Christ.

Dans notre pensée, dans notre pratique, l'exigence première de justice est toujours menacée de se dégrader en un simple moralisme humanitaire où la figure même de Dieu s'évanouisse. Mais la promesse de miséricorde, l'agapè elle-même que l'Évangile nous révèle risque encore plus de se détériorer, dans la vision que nous nous en faisons, en la simple bienveillance d'un Dieu dont nous oublions tout ce qu'implique de viril ce nom de Père qu'on nous a appris à lui donner. Isaïe prosterné devant la vision de Celui qui est assis entre les chérubins, adoré par les séraphins aux six ailes qui se voilent la face devant lui, est le vivant rappel de la vérité perdue dans l'une et l'autre erreurs. Il nous préserve d'oublier qu'une pratique de la justice où l'on cesse de voir l'exigence personnelle du Dieu de sainteté n'aurait rien de religieux. Il nous force à nous souvenir que la grandeur de l'amour dont nous sommes aimés vient toute de la grandeur incomparable de Celui qui nous aime.

L'une et l'autre leçons ont laissé leur trace éclatante sur la religion des psaumes. Leur prière est précisément ce sans quoi toute prière se trompe d'adresse et, par le fait, cesse d'être prière : religieuse. Isaïe, d'ailleurs, n'innovait pas. Ce sens du sacré, la tradition sacerdotale l'avait gardé des origines : ce respect devant le Souverain, le Pur, l'Inaccessible, le Tout Autre. L'originalité d'Isaïe est plutôt d'avoir dit l'indestructible unité entre la vraie justice et la religion la plus sensible au sacré. Mais cette unité, les plus grandes âmes d'Israël l'avaient toujours pressentie jusqu'à ce qu'il l'exprimât. L'intuition qui

éclate chez Isaïe enveloppe déjà les plus anciennes prières du psautier, s'il est vrai qu'elle fleurit, dans les plus récentes en des termes qui rappellent directement le grand prophète jérusalémite.

Le psaume 29 (Vulg., 28) communique l'intuition religieuse du Dieu de sainteté par le poème d'une théophanie toute semblable aux manifestations primitives de Yahvé au Sinaï : dans l'éclat de la foudre et la violence de l'ouragan. Les réminiscences de ce symbolisme, si puissamment expressif de la majesté du Dieu du ciel, traverseront les mêmes psaumes où Dieu sera chanté comme le juge des peuples : ces psaumes du règne divin dont nous allons bientôt parler.

Cependant, à côté des expressions de la grandeur divine, nous trouvons celles d'une intimité telle que Jérémie, en nous en traduisant l'expérience, semble nous amener déjà au cœur de l'Évangile.

Quand Jésus voudra nous dire cette proximité, cette intériorité, cette communion infiniment paisible et pourtant infiniment exaltante où Dieu veut nous établir avec lui-même, dans la parabole du bon Pasteur, il ne fera que reprendre des images toutes chargées de ce qu'un psaume comme le 23e (Vulg., 22) y avait attaché :

> Le Seigneur est mon pasteur,
> je ne craindrai aucun mal.
> Il me conduit dans de verts pâturages,
> il me fait reposer auprès des eaux paisibles... [9]

Mais la plupart des psaumes de louange entremêlent et fusionnent les évocations de la majesté divine et celles de cette présence si intime, si personnelle et si proche à laquelle Yahvé veut habituer les siens. La poésie cosmique du psaume 104 (Vulg., 103), en contemplant dans le miroir de la création universelle la grandeur de Dieu, ne nous émeut pas moins par l'impression de la Providence jamais en défaut qui s'en dégage. Le psaume 147 (Vulg., 146) nous dit d'un seul trait que le Dieu qui guérit ceux

9. Ps. 23, 1-2.

qui ont le cœur brisé, qui panse leurs blessures, est le même qui compte les étoiles et les appelle toutes par leur nom. Mais, pardessus tout, le psaume 139 (Vulg., 138), qui donne jusqu'à l'écrasement la vision de la toute-puissance divine, remplissant, absorbant toutes choses, se résout dans la bouleversante assurance que cette infinie grandeur n'est pour Dieu que le moyen d'une immédiate et vigilante assistance auprès de ceux qui l'invoquent :

> Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur;
> éprouve-moi et connais mes pensées.
> Regarde si je suis sur la voie du mal
> et conduis-moi dans la voie éternelle [10].

Devant cette révélation du Cœur infini de Dieu, il semble que le cœur de l'homme, le cœur de pierre qu'Ézéchiel attendait de voir changer en un cœur de chair, doive se fondre. Quelles paroles plus simples et plus riches pourrait-il trouver alors pour dire ce que l'Esprit murmure en lui quand il lui révèle ainsi quel est Celui auquel il s'adresse, sinon toujours celles du psautier :

> J'ai mis Yahvé constamment sous mes yeux,
> car il est à ma droite : je ne chancellerai point.
> Aussi mon cœur est dans la joie, mon âme dans l'allégresse,
> mon corps lui-même repose en sécurité.
> Car tu ne livreras pas mon âme à l'enfer,
> tu ne permettras pas que celui qui t'aime voie la corruption.
> Tu me feras connaître le sentier de la vie;
> il y a plénitude de joie devant ta face,
> des délices éternelles sont à ta droite [11].

La sainteté divine, révélée à Isaïe dans sa vision du temple, l'intimité incomparable de l'amour divin, rencontrée dans l'expérience douloureuse de Jérémie, ont un commun foyer. Et c'est la Présence qui reste le grand mystère d'Israël : cette présence de Dieu avec son peuple, du Dieu qui n'habite aucune maison faite de main d'homme, puisque les cieux ni les cieux des cieux

10. Ps. 139, 23-24.
11. Ps. 16, 8-11.

ne peuvent le contenir, et qui pourtant vient séjourner sous la tente avec son peuple, lui-même perpétuel étranger et voyageur sur les chemins terrestres. C'est cette *Schekinah* voilée dans la nuée, resplendissante de gloire, qui se révèle sur l'Horeb, descend dans la colonne de nuée et de feu, se pose sur le tabernacle, puis envahira le temple de Salomon. Dieu, le Dieu souverain, s'y fait présent avec son peuple, s'y fait lui-même comme le cœur obscur et irradiant d'Israël.

A l'époque de l'Exil, de la profanation du Temple, Ézéchiel verra la *Schekinah* quitter le sanctuaire pour aller accompagner, invisible mais toujours présente, les déportés, les captifs sur les rives du fleuve étranger. Cette vision matérialisera la double expérience de Jérémie : de la mystérieuse déréliction divine, et de la non moins mystérieuse réalité de sa présence, intériorisée enfin pour ceux qui souffrent de ne plus l'avoir auprès d'eux.

Cette expérience fondamentale de la Présence divine concédée à Israël, le psaume 132 (Vulg., 131), sur le transfert de l'Arche en Sion, l'a fixée en des termes inégalés. Toute la pieuse exultation d'Israël, accueillant dans une adoration prosternée le Dieu du ciel qui vient habiter sous la tente des hommes, s'y trouve enclose. Pas de texte qui fasse mieux comprendre combien il est vrai que le *mysterium tremendum* par excellence est aussi le *mysterium fascinosum*. Cependant, c'est l'attente d'une meilleure présence, non plus extérieure, non plus temporaire, non plus voilée, qu'expriment pour nous ces psaumes du sanctuaire que sont le 65e (Vulg., 64) ou le 84e (Vulg., 83) :

> O Dieu, c'est dans ta Sion sainte que tu seras loué !...
> Que tes tabernacles sont aimables, Yahvé, Dieu des armées !...

Il semble que le peuple de Dieu n'ait pu donner tout leur sens aux mots brûlants qu'ils contiennent avant la venue du Christ, et plus précisément avant d'avoir fait, encore avec lui, l'expérience si mystérieuse qu'enfermerait sa propre parole : « Il vous est bon que je m'en aille! » Seule la Présence eucharistique, à la fois permanente, déjà tout intérieure, et cependant seulement préparatoire à celle de la Cité qui n'aura plus besoin de temple, parce que Dieu y sera tout en tous, seule cette *Schekinah* eucha-

ristique dont le tabernacle est le propre corps du Christ pouvait nourrir cette tension de désir et de rassasiement.

Après cela, que reste-t-il encore sinon, au confluent de la sagesse humaine arrivée à se dépasser elle-même avec Job en se perdant en la folie de la sagesse divine et des suprêmes révélations des prophètes dans la figure de l'*Ebèd* Yahvé, cet enfantement douloureux de la nouvelle création qui se prolonge sur la Croix du Christ, dans son Corps mystique « en agonie jusqu'à la fin du monde » ? Quel cri plus pur pourrait-il trouver que celui même de Jésus mourant : le psaume 22 (Vulg., 21) : « Mon Dieu, mon Dieu : pourquoi m'as-tu abandonné? » Toute la douleur humaine, jusqu'en ses derniers fonds de désespoir, comme dans le psaume 88 (Vulg., 87), s'est exprimée dans le psautier. Mais dans le plein soleil de la foi, elle y devient le germe éclaté de la résurrection :

> Les liens de la mort m'avaient environné,
> les torrents de la destruction frappé d'épouvante;
> les liens de l'enfer m'entouraient,
> les filets de la mort étaient tombés sur moi.
> Dans ma détresse, j'ai invoqué Yahvé,
> j'ai crié vers mon Dieu :
> de sa demeure il a entendu ma voix,
> et mon cri est parvenu jusqu'à ses oreilles [12].

Dans l'âme enfin qui se tient et se sait ainsi dans la main de Dieu, et qui y demeure en paix et confiance quand même cette main la broierait, peut fleurir cette mystique d'Israël, si spécifique, dont saint Jean donnera les formules parfaites, mais sans faire autre chose que développer cette affirmation d'un psaume :

> Auprès de toi est la source de Vie,
> à ta lumière nous verrons la Lumière ! [13]

Si la mystique est faite de l'union immédiate avec Dieu et du désir qui y tend, où donc ce désir a-t-il trouvé d'expression plus forte et plus chaste que dans ces psaumes nostalgiques que la

12. Ps. 18, 5-7.
13. Ps. 36, 10.

Présence de Yahvé en Israël a suscités? Le psaume 42-43 (Vulg., 41-42) a permis à saint Augustin, dans l'une de ses *Enarrationes in Psalmos* les plus parfaites, de condenser toute cette mystique judéo-chrétienne qui lui avait paru procurer la réalité infiniment plus belle que le rêve néo-platonicien.

> Comme le cerf soupire après les eaux courantes,
> ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu!...

Mais rien de fermé, rien de replié dans cette mystique des psaumes et de l'Évangile : le désir de l'âme individuelle après la rencontre personnelle de son Dieu s'épanouit et se fond dans l'attente du Règne divin. Ici prend place cette grande exultation prophétique des psaumes du règne de Yahvé, du 93e au 100e (Vulg., 92-99), où éclate ce que recélait de joie l'espérance des apocalypses. Composés peut-être pour une fête symbolique de l'intronisation de Yahvé, au nouvel an, ces cantiques, dont le double refrain est : « Le Seigneur est entré dans son règne! » et : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau! », confondent dans une même et suprême vision l'épiphanie du Seigneur et la palingénésie, le renouvellement de toute chose à sa venue. C'est de ce Règne que Jésus, dès qu'il ouvrit la bouche, nous apprit qu'il était venu désormais en sa personne.

Dans cette dernière vision dont il nous apparaît lui-même comme le centre irradiant, l'image du Roi-Prêtre du psaume 110 (Vulg., 109), du Roi-Juge du psaume 72 (Vulg., 71), du Roi-Triomphateur du psaume 2, se recompose avec celle du Fils de l'Homme du psaume 8 et celle de l'Homme de douleur, du Serviteur fidèle, anéantissant le péché dans sa mort innocente, du psaume 22 (Vulg., 21).

Quand on en est parvenu là, il semble que la surface des psaumes devienne comme cette mer de cristal igné sur laquelle glissent les multitudes chantantes de l'Apocalypse et que, de la transparence de leurs abîmes, monte la dernière, l'ineffable révélation du *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*, dont l'Église les achève.

Louis Bouyer,
de l'Oratoire.

Jean le Baptiste et Élie

Toute étude du baptême de Jésus au Jourdain conduit inévitablement à scruter de très près la personne du Baptiste. Il est acteur essentiel dans cette scène fondamentale de l'ouverture du Royaume. Il se dresse à ce moment comme une sorte de figure de proue de l'Ancien Testament en route vers le Nouveau. Avant de disparaître, en prison, par le martyre, il a prêché la pénitence, annoncé le Royaume, désigné celui qui est le Chef. Il a incarné sa prédication de pénitence dans un rite baptismal, ce qui lui vaudra l'appellation de « Baptiste »; et, à ce rite, Jésus lui-même se soumit. Il est celui dont Notre-Seigneur dira : *Parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean le Baptiste.*

Or, parmi les traits qui servent, dans les Évangiles synoptiques, à décrire sa physionomie, un, souvent négligé, peut jeter une lumière sur son rôle, faire mieux comprendre l'atmosphère de sa prédication, et, par le fait même de la scène du baptême du Christ, c'est le rapport mis entre lui et le prophète Élie. Non point l'Élie historique, le dur lutteur du Royaume du Nord, dont les Livres des Rois nous ont raconté la carrière, mais l'Élie de la tradition juive. C'est cet aspect que nous voudrions souligner.

★

Dans le Nouveau Testament, Élie le Thesbite apparaît peu. Dans l'ensemble des Épîtres, il n'est mentionné que deux fois,

accidentellement d'ailleurs et sans rapport avec notre sujet (Rom., 11, 2; Jac., 5, 17). Cela n'est pas sans surprendre un peu. En effet, « parmi les grands personnages d'Israël, aucun n'a eu une telle popularité, dans l'ancienne synagogue, comme le prophète Élie. Même Abraham, le père d'Israël, et Moïse, le maître des maîtres, ne peuvent se mesurer avec lui sur ce point[1] ».

Dans les Évangiles, Élie apparaît dans la scène de la Transfiguration (Mc, 9, 2-8; Mt., 17, 1-8; Lc, 9, 28-36); et c'est de lui que les assistants interprètent le cri poussé par Jésus sur la Croix (Mc, 15, 34-35; Mt., 27, 46-47). Partout ailleurs, quand il s'agit d'Élie, c'est en fonction du messianisme et avant tout au sujet du Baptiste.

C'est qu'en effet, dans cette grande espérance juive que nous nommons le messianisme, Élie tenait une grande place. Il la devait avant tout au prophète Malachie. Celui-ci avait clairement annoncé un précurseur du Messie : *Voici que j'envoie mon messager et il préparera le chemin devant moi, et soudain viendra, dans son Temple, le Seigneur que vous cherchez, l'Ange de l'Alliance que vous désirez* (3, 1). Et, à la fin du livre, ce « Messager », ce « Précurseur » était identifié avec le prophète Élie : *Souvenez-vous de la Loi de Moïse, mon serviteur, auquel je donnais en Horeb des préceptes pour tout Israël et des ordonnances. Voici que je vais vous envoyer Élie le prophète avant que n'arrive mon jour grand et formidable. Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils et les cœurs des fils vers leurs pères de peur que je vienne frapper le pays d'interdit* (3, 22-23).

Prophétie étrange qui sera reprise par le Siracide au cours de l'éloge d'Élie : *Toi qui as été désigné dans de sévères écrits pour des temps à venir comme devant apaiser la colère avant qu'elle s'enflamme, ramener le cœur du père vers l'enfant, et rétablir les tribus d'Israël, heureux ceux qui te verront et seront parés de l'amour de Dieu. Car nous aussi nous serons certainement en vie* (Eccli., 48, 10)[2]. Si nous devons placer la composition du petit

1. Strack-Billerbeck, *Kommentar zum N. T. aus Talmud und Midrasch.* Exc. 28. B. 4; 2 teil, p. 764.

2. Le dernier terme, « rétablir les tribus d'Israël », ne vient point de Malachie, mais vraisemblablement d'Isaïe, 49, 6.

livre de Malachie dans la première partie du V[e] siècle, il est à croire que la doctrine de la survie d'Élie était dès cette époque admise en Israël. Elle est restée constante dans la suite. L'étrange enlèvement décrit dans le Livre des Rois (2 R., 2) obligeait à se poser la question : où est maintenant Élie ? Et sur cette question venaient s'en greffer d'autres : que fait-il ? a-t-il dans l'avenir un rôle à remplir ?

A ces interrogations, de siècle en siècle, le monde juif a tenté des réponses. Nous en trouvons l'écho dans la pensée rabbinique. On a attribué à Élie des fonctions permanentes, mais c'est surtout un rôle à l'époque messianique qui, en raison du texte de Malachie, a été son partage. « Le retour du prophète Élie à la fin des temps est devenu un article de foi ferme dans l'ancienne synagogue[3]. » Cependant, chose curieuse, rien n'en est dit dans les Apocryphes de l'Ancien Testament. Les fonctions qui lui sont attribuées à ce moment-là sont complexes, variant suivant les écoles et les époques. Il peut être : le sauveur d'Israël, le précurseur du Messie, le grand prêtre des temps messianiques. Son action est décrite ainsi par les Docteurs tannaïtes : « Il apparaîtra envoyé par Dieu, avant le Jour de Dieu grand et terrible, un jour avant le Fils de David, mais ni la veille d'un sabbat, ni la veille d'un jour de fête; il annoncera la venue du Messie; il fera faire pénitence à Israël[4]... » Il sera même le consécrateur du Messie. Nous trouvons cette idée dans le *Dialogue avec Tryphon* de saint Justin. Justin explique à Tryphon et à ses camarades pourquoi il s'est fait chrétien. Et Tryphon de lui répondre : « Reste dans la philosophie, mais si tu veux parler du Messie, fais-toi d'abord circoncire. » Et il ajoute : « Mais le Christ (= le Messie), à supposer qu'il soit né et qu'il existe quelque part, c'est un inconnu, il ne se connaît pas lui-même tant qu'Élie ne sera pas venu l'oindre et le manifester à tous. Mais vous c'est un vain on-dit que vous avez accepté. Vous vous êtes façonnés vous-mêmes un Christ, et c'est pour lui que vous vous perdez maintenant étourdiment » (*Dial.*, VIII, 4). C'est d'ailleurs dans Justin seul que nous

3. Strack-Billerbeck, *op. cit.*, p. 779.

4. Bonsirven, *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ*, vol. I, p. 358.

trouvons aussi nettement cette idée d'onction du Messie par Élie.

Quel que fût sa fonction exacte, il est certain que l'ouverture du royaume messianique ne pouvait s'accomplir sans lui. Aussi, dire qu'Élie était revenu, c'était dire que le Messie était aux portes, qu'il allait survenir et accomplir son œuvre. La littérature rabbinique est remplie de cette conviction. On la voit apparaître à l'arrière-plan de bien des récits du Nouveau Testament.

★

C'est à la lumière de cette doctrine, en effet, qu'il faut relire un certain nombre de passages des Évangiles synoptiques concernant le Baptiste.

Dès l'annonce de la naissance, nous voyons reparaître la prophétie de Malachie. L'ange dit à Zacharie : « *Lui-même marchera devant lui* avec l'esprit et la puissance d'Élie pour ramener le cœur des pères vers les enfants *et les rebelles à la sagesse des justes, préparant ainsi au Seigneur un peuple bien disposé* » (Lc, 1, 17). La formulation fondamentale vient de Malachie, encore qu'il ne s'agisse plus d'un retour de l'Élie historique, mais simplement d'un être nouveau investi *de l'esprit et de la puissance d'Élie*. Comme dans Malachie, *il ramènera le cœur des pères vers les enfants*. Il n'est plus question, comme dans le Siracide, du rétablissement des tribus d'Israël, c'est une notion plus spirituelle qui prend la place : *préparer au Seigneur un peuple bien disposé*. Dans la multiplicité des idées juives, l'accent est mis ici sur l'aspect « précurseur ». Il y a certes un renvoi à l'Élie historique, type du prophète, puissant en esprit et en œuvres. Mais la référence directe est à cet Élie de la tradition juive investi de mission messianique.

Ainsi donc, c'est dès l'annonce faite à Zacharie que le rôle de Jean est identifié avec celui de l'Élie « qui doit venir »; par le fait même, par ce seul fait déjà, Jean est mis, avec une fonction précise, en rapport avec l'ère messianique.

La prédication du Baptiste est elle-même toute inspirée par cette prochaine venue du Messie : *Déjà la cognée est placée à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne fait pas de bon fruit va*

être coupé et jeté au feu (Mt., 3, 10). Cependant, Jean ne s'autorise pas du texte de Malachie (sauf dans le texte actuel de Marc, 1, 2, qui est très douteux), mais d'Isaïe. Il ne s'identifie pas lui-même, il semble ne jamais l'avoir fait, avec le prophète Élie dont Israël attendait le retour.

Cette identification, c'est sur la bouche de Notre-Seigneur lui-même que nous allons la trouver. Par le fait même, il dissipera cette illusion populaire d'un retour en chair et en os de l'Élie historique. Et Jésus reviendra à plusieurs reprises sur ce point.

La première indication formelle se place lors du grand témoignage rendu par Jésus à Jean le Baptiste. Celui-ci, emprisonné, avait envoyé quelques-uns de ses disciples au Maître pour lui demander s'il était celui qui devait venir. Nous trouvons le récit de cette scène en Mt., 11, 7-19, et Lc, 7, 24-35.

Or, après avoir satisfait à la question des disciples, Jésus s'adresse à la foule :

> Comme ils s'en allaient, Jésus se mit à dire à la foule : Pourquoi êtes-vous allés au désert ? Pour voir un roseau agité par le vent ? Pourquoi y êtes-vous donc allés ? Pour voir un homme vêtu de fines étoffes ? Mais ceux qui portent de fines étoffes sont à la cour des rois. Pourquoi êtes-vous donc allés ? Pour voir un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. *C'est de lui qu'il est écrit* : « Écoute, *j'envoie mon messager devant toi pour te frayer le chemin.* » En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont nés d'une femme, il n'en a point paru de plus grand que Jean le Baptiste; toutefois, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est pris par violence et les violents s'en emparent. Tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean. Et, si vous voulez l'admettre, *il est cet Élie qui doit venir.* Que celui qui a des oreilles entende [5].

Tout dans ce texte de l'Évangile de Matthieu définit donc le rôle du Baptiste en fonction de la prophétie de Malachie. La formule *si vous voulez l'entendre* n'est point restrictive. Elle indi-

---

5. Le texte parallèle de Luc, s'il rapporte la première partie de la prophétie de Malachie, supprime la mention de l' « Élie qui doit venir ».

que simplement qu'il faut pénétrer dans un sens secret de la prophétie, se débarrasser des imaginations assez matérielles accumulées par la suite de la tradition. Jean a donc été devant le Messie le grand Annonciateur. Désormais, le Royaume est là, il est annoncé partout, chacun peut y entrer de force. La période de la prophétie qui s'est étendue jusqu'à la prédication du Baptiste, celle-ci comprise, a cessé. Le Baptiste lui-même a appartenu à cette ancienne économie, et il la domine. Mais tout ce qui appartient au Royaume est supérieur, est plus grand que ce qui est du temps des annonces. Le dire de Malachie s'est pleinement réalisé en lui. Sa prédication a débouché sur le baptême de Jésus. Alors a commencé le Royaume.

Un peu plus tard, au moment de la Transfiguration, Jésus parle encore de la même façon du Baptiste (Mt., 17, 9-13; Mc, 9, 9-13) :

> Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur donna cet ordre : « A personne ne dites la vision, avant que le Fils de l'Homme ne soit ressuscité des morts. » Et les disciples l'interrogèrent disant : « Que disent donc les scribes ? Qu'Élie doit venir d'abord ? » Il répondit et dit : « Élie donc revient et il remettra tout en ordre, pourtant je vous dis qu'*Élie est déjà venu.* Et ils ne l'ont pas reconnu; et ils ont agi avec lui comme ils ont voulu. De la même façon aussi le Fils de l'homme doit souffrir de leur part. » Alors les disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean le Baptiste.

La question des disciples est toute naturelle. Jésus vient de leur apparaître transfiguré, s'entretenant avec Moïse et Élie. Connaissant parfaitement le rôle messianique attribué à Élie, ils interrogent respectueusement Jésus : « Que disent donc les scribes ? Qu'Élie doit venir d'abord ? » Et le Maître répond par l'identification d'Élie avec le Baptiste. Cette discussion jette de la lumière sur l'apparition même du prophète.

C'est donc à plusieurs reprises que Jésus, parlant du Baptiste, le désigne comme *l'Élie qui doit venir.* Et, cette fois, c'est sur l'intervention des apôtres, imbus de la pensée de ce retour, et mis en éveil par la scène qu'ils viennent de contempler. Nous trouvons d'ailleurs dans la mentalité des apôtres trace de la con-

viction qu'ils appartiennent à la période d'Élie. Il est un épisode raconté par Luc seul (9, 51-56) fort intéressant à ce propos.

Jésus monte à Jérusalem et passe par le pays des Samaritains. Dans un bourg, on ne le reçoit pas. *Les disciples Jacques et Jean dirent : Seigneur, veux-tu que nous disions qu'un feu du ciel descende et les consume? Mais, s'étant retourné, il les réprimanda et leur dit : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver les âmes des hommes.* A ce moment, le souvenir d'Élie est manifestement présent à l'esprit des disciples. Ils emploient la formule même du prophète en 2 Rois, 1, 10 et 13 : *Si je suis un homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te consume, toi et tes cinquante hommes.* Ayant conscience de vivre les temps de l'*Élie qui doit venir*, ils auraient volontiers recouru aux méthodes de l'Élie historique.

Et cette conviction des apôtres rencontre les réactions du peuple autour d'eux. Après la mort du Baptiste, comme Jésus continuait avec succès son ministère, le roi Hérode s'inquiéta, et Marc nous rapporte ses réflexions et celles de son entourage : *Il disait : Jean le Baptiste est ressuscité des morts. Voilà pourquoi le pouvoir de faire des miracles se manifeste en lui. D'autres disaient : C'est Élie. D'autres encore : C'est un prophète comme ceux d'autrefois* (Mc, 6, 14-15). Même écho encore lors de la confession de foi de Pierre à Césarée de Philippe : *Jésus posa à ses disciples cette question : Que disent les gens du Fils de l'Homme? Ils répondirent : Les uns disent : C'est Jean-Baptiste; d'autres : Élie; d'autres : Jérémie, ou l'un des prophètes* (Mt., 16, 13-14).

Nous retrouvons cela dans le quatrième Évangile lui-même. Les Juifs envoient des prêtres et des lévites pour demander à Jean : *Qui es-tu? Il déclara la vérité et il ne la dissimula pas. Il déclara : Ce n'est pas moi qui suis le Christ. Ils lui demandèrent donc : Es-tu Élie? Il dit : Je ne le suis pas. Es-tu le prophète? Non, répondit-il. Ils lui dirent alors : Qui es-tu pour que nous puissions donner une réponse à ceux qui nous ont envoyés?* (Jn, 1, 20-22.)

Jean le Baptiste rejette ici cette dignité, reprenant simplement à son compte l'oracle d'Isaïe (40, 3) par lequel, dans les Évangiles synoptiques, il définissait son ministère : *la voix de celui*

qui crie dans le désert : Redressez le chemin du Seigneur. Et cette réponse s'explique facilement. Il ne veut pas s'attribuer le rôle grandiose que la tradition juive a donné à Élie : il est une simple *voix*. Il ne peut non plus s'identifier avec le prophète.

*

Pourquoi donc Jésus et, à sa suite, la tradition évangélique ont-ils ainsi identifié Jean le Baptiste avec l'Élie *qui doit venir*?

C'est, semble-t-il, tout d'abord pour éclairer une prophétie en écartant les interprétations fausses qui étaient nées si nombreuses. L'attente du Messie était générale en Israël ; dans cette attente, la prophétie de Malachie jouait un rôle majeur. Le retour d'Élie devait constituer la première phase de ce grand événement. Les scribes, le peuple le savaient, y pensaient. Élie et le Messie paraissent avoir été pour eux inséparables. Israël avait rêvé sur ce retour, l'avait imaginé sous des formes de plus en plus précises. Notre-Seigneur fait comprendre à ses disciples que la prophétie n'est point à interpréter ainsi, qu'elle doit se réaliser en esprit, qu'il faut écarter toute cette imagerie. Luc exprimera à merveille l'essentiel : *l'esprit et la puissance d'Élie.*

Mais c'est surtout pour faire comprendre que le Royaume est là, qu'il est lui-même le Messie attendu. Du moment qu'Élie était revenu en la personne du Baptiste, l'ère messianique était ouverte, l'attente n'était plus. C'était réponse indirecte, mais nette cependant, sur son rôle propre. Par le fait même, c'était mettre le Baptiste à sa vraie place : le Précurseur. Celui-ci, soit dans ses paroles, soit dans ses actes, ne s'était jamais comporté autrement; il était non l'Époux, mais l'ami de l'Époux. Mais Jésus le désignait en même temps comme la plus grande figure de l'Ancien Testament. En lui revit le prophète par excellence, un des héros les plus prestigieux d'Israël : *Parmi les fils de la femme, il n'en a pas paru de plus grand que Jean le Baptiste.*

La scène du baptême de Jésus prend alors aspect nouveau. Il n'est plus question seulement de l'institution du baptême chrétien. Avant tout, elle est la rencontre du Précurseur, de l'Élie *qui doit venir* avec le *plus grand que lui* dont il n'est *pas digne*

de se mettre à ses pieds pour délier la courroie de ses sandales. Ce plus grand vient sauver son peuple; il vient baptiser par l'Esprit-Saint et par le feu, instaurer une nouvelle économie. C'est la scène-charnière entre les deux Testaments. La prophétie en la personne du Baptiste, nouvel Élie, introduit et désigne le Messie. Celui-ci, pour manifester la valeur de cette économie maintenant dépassée, se soumet au dernier rite qu'elle a créé. A ce moment, l'Esprit qui doit se répandre à flots à l'arrivée du Messie descend sur lui. C'est l'investiture messianique et royale : Jean le Baptiste était là.

> Et tout l'Ancien Testament va vers Jean le Baptiste et vers Jésus.
> Mais tout le Nouveau Testament vient de Jésus.
> C'est comme une belle voûte qui monte des deux côtés vers la clef de voûte.
> Et Jésus est la clef de voûte...
> Et la dernière pierre avant la clef est Jean le Baptiste[6].

fr. A. Grail, O. P.

---

6. Péguy, *Mystère des saints Innocents.*

Un maître de la vie spirituelle :

LE T. R. P. SERTILLANGES, O. P.

Antonin-Gilbert Sertillanges est né à Clermont-Ferrand, rue de l'Oratoire, le 17 novembre 1863, d'une famille profondément chrétienne. Après avoir terminé ses études primaires à la petite école de Notre-Dame-du-Port, dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, il entre en 1873 au collège Godefroy-de-Bouillon, qui, dans la même ville — coïncidence providentielle —, occupe encore aujourd'hui, rue des Jacobins, une partie de l'ancien couvent des Dominicains de Clermont.

Il fit sa première communion en mai 1874, dans la chapelle du pensionnat.

> Je me revois sur ces vieux bancs, en face de cet autel... où je servis comme enfant de chœur, de ces lampes que je regardais distraitement se balancer en relevant les yeux de ma petite *Imitation* ou de mon *Cantique*; sous ce petit ciel artificiel, qui m'avait frappé, aux premiers jours; bref, dans toute cette atmosphère d'objets, impossible à analyser, mais où tout parle, après qu'un long silence a pesé.

Dans son adolescence, il devait assister impuissant aux souffrances terribles de sa mère qu'il aimait tant.

> Elle ne pouvait s'empêcher de pousser des hurlements de douleur. Mais savez-vous ce qu'elle faisait de ses cris ? Elle en faisait de l'amour soumis et de l'acceptation filiale. Elle criait à s'époumonner : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Il la perdit à l'âge de quatorze ans. Il n'en fut pas troublé, dit-il, bien que son cœur en fût tout déchiré. Il écoutait en lui la tendre parole du Sauveur :

> « *Que votre cœur ne se trouble pas : vous croyez en Dieu; croyez aussi*

en moi. » Avec cette foi dans l'âme, on ne peut se désespérer; on peut seulement souffrir, mais d'une souffrance utile, d'une souffrance bénie, et qui peut donc nous être chère, si l'héroïsme de l'amour nous a été accordé par l'estime et l'amour du ciel.

Quelle émotion, quand, plus tard, il jettera un coup d'œil sur son passé de collégien rêveur !

Quand j'essaie de revivre en esprit cette petite vie de quinze ans, j'éprouve un sentiment semblable à celui qu'éprouverait un arbre s'il pouvait revoir sa graine. C'était lui-même, mais ramassé sur soi indistinct, et il ne se reconnaît plus.

Il ne manquera jamais aucune occasion de redire sa reconnaissance aux chers Frères qui avaient tant contribué à faire de lui ce qu'il était devenu :

On change, on change terriblement; mais il y a quelque chose qui ne change pas, c'est l'attendrissement affectueux en face de ces souvenirs; c'est la reconnaissance à l'égard du Dieu qui nous prépara, dans ces chères maisons de Frères, un nid comme il y en a peu, je puis... le dire après avoir passablement couru le monde; et aussi c'est la reconnaissance pour ceux en qui se manifesta pour moi cette Providence paternelle.

Il s'accusera humblement de s'être laissé prendre quelquefois par la fantaisie durant ses études :

Je travaillais, mais d'ordinaire à autre chose : poésie, quand il s'agissait de mathématiques; mathématiques, quand il s'agissait de poésie; le dieu m'emportait, et Dieu, peut-être, n'était pas content...

Mais il reconnaissait à quel point la vie religieuse se mêlait étroitement à l'instruction dans cette éducation dont il avait si largement bénéficié :

La vie religieuse était intense parmi nous. Nous n'étions pas plus sages que d'autres, probablement; nous avions nos misères, nous avions surtout nos légèretés... Mais nous avions du bon, je crois, et dans ce que nous avions de bon, ce que je tiens à dire... c'est que la part de nos maîtres... était large.

*

Sa vocation n'alla pas tout seule. Il était, nous dit-il, « dévoré d'ambitions démesurées, absurdes ». Le cher Frère Annet, directeur du collège, joua dans sa vocation un rôle important, puisque c'est sous son regard et sous son influence un peu que le jeune Sertillanges

sentit « tomber sur ses épaules la robe blanche et le manteau du prêcheur ».

Je me rappelle donc ce matin d'avril ou de mai, où là-bas, tout au fond de ma chapelle, ma petite *Imitation* entre les mains, je roulais dans ma tête, pour la millième fois, ce problème difficile pour tous, angoissant pour quelques-uns, qui s'appelle le problème de la vocation. Le Frère Annet savait que ce problème, pour moi, était pénible. C'était une porte de bronze à remuer — je ne savais pas que c'était la porte d'un temple — et je me tourmentais, je cherchais, je consultais, et je ne trouvais rien. Autour de moi, on ne me disait pas grand'chose. Que voulez-vous qu'on me dît ! Il s'agissait de me rencontrer moi-même : personne ne pouvait à ma place faire cela.

Or, ce jour-là, un élément nouveau vint éclairer pour moi cette question obscure. Mon cher confrère d'aujourd'hui, le P. Ollivier, plus aimé que d'autres à cause de ce souvenir, venait de prêcher à Clermont une station de carême. Cet habit, que je trouve aujourd'hui tout simple de porter, me représentait alors tout un monde, et le matin dont je vous parle, là-bas, sous le banc du directeur, tandis que je songeais d'instinct à un avenir qui me semblait sans issue, tout à coup, dans un éclair de grâce, je découvris que ce monde à part auquel semblait appartenir cet homme, ce monde de prières, de renoncement, d'études, de paroles, d'action pour Dieu et au service des hommes, je découvris que ce monde-là c'était le mien.

Évidemment, je ne puis attribuer qu'à Dieu cette illumination subite; mais le Frère Annet m'aida... à contrôler et à développer cette lumière. Il objecta, il précisa, il m'obligea à retourner le problème; il m'invita à regarder ailleurs, ce qui est le meilleur des contrôles; il m'invita surtout à prier, et je me rappelle l'impression nouvelle que me produisit depuis lors chaque matin sa voix grave... versant sur nous le recueillement, en même temps qu'elle portait au ciel la louange.

Un an d'études libres et de prières lui permit de mûrir sa vocation.

De la part de Dieu, de même qu'on parle de création continuée, il y a aussi une vocation continuée. La volonté de Dieu ne change pas en ce qui nous concerne. Les rapports qu'exprime cette volonté entre la nature qu'il nous a donnée, les aptitudes qui sont nôtres, les tendances instinctives qui en découlent, et, d'autre part, ce que Dieu attend de nous pour son œuvre, tout cela ne varie pas en ce qu'il y a de fondamental.

Il y a toujours à nous repenser nous-mêmes, si je puis dire, à écouter ce que Dieu nous dit au dedans, à ressaisir nos motifs d'action tels qu'ils nous sont apparus dans notre illumination toute première.

Ce fut là pour nous une grâce permanente, comme on le dit de la grâce baptismale, comme on le dit de la grâce matrimoniale, qui vaut pour tout le cours de l'union et à laquelle l'union doit répondre.

On voit des religieux qui semblent avoir perdu le souvenir de ce qui

les a amenés au cloître. Ils ressemblent à ce voyageur dont parle Marc-Aurèle et qui avait oublié en chemin le but de sa route.

Comme le P. Sertillanges a su discerner avec une implacable lucidité le grand danger de toute vocation religieuse, la tiédeur :

> Saint Thomas a émis cette théorie que plus une espèce vivante est parfaite, moins il y a en elle d'individus parfaits, parce que les conditions de la perfection y sont de plus en plus exigeantes.
>
> La nature tend au déclin. Elle obéit à la dégradation de l'énergie. La vie est bien là pour essayer de remonter la pente; la liberté unie à Dieu est une puissance unitive et constructive qui cherche à transformer et nous-mêmes et le monde en la forme du bien. Mais quand ces hautes puissances se relâchent par notre faute, quand elles laissent la nature inférieure à elle-même, celle-ci est peu à peu livrée à l'anarchie des forces, et à un polyzoïsme fatal, en ce qui concerne le moi humain. Tout en nous devient instable et se défait; tout se désorganise. Jusqu'à ce qu'une force dominante, parmi celles qui se trouvent ainsi libérées, arrive à entraîner les autres dans son sens, et sans frein, jusqu'à ce qu'une sorte d'égalisation et d'usure générale condamne l'homme, le religieux à une inertie également mortelle.
>
> C'est la tiédeur, cela, dans le pire sens du mot, celle qui fait que le Seigneur nous vomit de sa bouche, servitude pécheresse, mort spirituelle chez un vivant...

A l'âge de vingt ans, il partit pour l'Espagne faire son noviciat à Belmonte, propriété de l'impératrice Eugénie, où les Dominicains de la Province de France, à la suite des premières expulsions, trouvèrent un abri momentané pour leur noviciat. Il y reçut l'habit le 8 septembre 1883, en la fête de la Nativité de Notre-Dame.

Il profita de son noviciat comme peu savent le faire et plus de soixante ans après il en parlait avec une émotion communicative :

> Le noviciat simple a une énorme importance dans la vie dominicaine. C'est la prise de contact avec sa réalité, alors que le postulat nous la fit envisager comme un rêve.
>
> Il s'agit de se renseigner, d'abord, et puis de s'imprégner, de *s'initier* au sens effectif du mot, comme jadis les mystes ou les catéchumènes.
>
> Se renseigner, savoir qui nous sommes, séculairement, c'est l'essentiel, et il ne faudra pas s'en tenir à ce premier renseignement-là, il faudra le poursuivre. On doit connaître sa famille, sa généalogie, l'esprit de sa race surnaturelle, ses mœurs anciennes qui expliquent et inspirent les présentes; son histoire, qui révèle ses tendances particulières, ses faiblesses, ses grandeurs.
>
> Celui qui n'a pas cette curiosité montre peu d'attachement pour sa sainte lignée. Sa vocation est faible. L'amour veut tout savoir de ce qu'il

aime, et le passé lui est cher comme un prolongement en arrière de ce dont il jouit.

C'est au noviciat qu'il apprit à scander, par l'office choral tant qu'il put bénéficier de la vie conventuelle, puis par la simple récitation du Bréviaire, le rythme de ses journées.

C'est par notre liturgie que se réalise normalement, chez nous, la formation progressive de l'âme, son martèlement quotidien et de là sa puissance de déversement sur les foules.

Il fit aussi au noviciat l'apprentissage de la *vie commune*.

J'ai été extrêmement frappé, à Belmonte, de voir le groupe de bons jeunes gens que nous étions, pleins de bonne volonté, si prêts au don, au sacrifice, à une générosité sans limites, trouver avec cela tant de difficulté à vivre ensemble conformément à leur idéal. On donnerait sa vie : qui ne la donnerait alors sur une simple réquisition ? — et l'on est incapable de supporter de petites différences de caractère. Je dis des différences, non pas même des défauts ou des manquements.

Il y a là de l'inexpérience; mais il y a surtout la nature qui ne nous quitte pas, qui est intransigeante, exclusive, toute portée en son sens, et qu'il faut commencer à plier, à subjuguer au sens propre, en la courbant sous le joug de la grâce.

Au noviciat, où la vie est commune presque tout le jour, les occasions en sont constantes.

Il s'efforça surtout de se former à l'*obéissance*, qui

est la vertu fondamentale de l'état religieux. C'est elle qui nous dévoue à Dieu, qui nous donne à lui en nous arrachant à nous-mêmes. Là où l'obéissance manque, il n'y a donc plus de religieux. C'est en raison de cette totalité de valeur et d'influence de l'obéissance religieuse qu'on fait mention d'elle seule dans la formule de profession dans notre Ordre.

A la veille de sa profession simple, il fut sur ce terrain de l'obéissance, non pas un délinquant, grâce à Dieu, mais une innocente victime.

A Belmonte..., je m'amusai à dire en récréation : « L'obéissance, c'est vieux jeu; dans l'âge moderne, on pratique l'autonomie de la personne. » Je plaisantais, aucun Frère n'en douta. Mais il y avait là un bon Père d'esprit un peu obtus qui, malheureusement pour moi, ne le prit pas de la sorte. Il rit comme les autres; mais, au conseil dont il faisait partie, il se crut obligé de demander le retard de ma profession « pour apprendre l'obéissance ». *Deux mois de rabiot !* Le Père Maître me notifia la chose en souriant et me dit : « On vous accorde un petit supplément de formation, profitez-en ! »

J'essayai d'en profiter. Et, à coup sûr, je ne pourrais pas jurer que j'aie toujours été un parfait obéissant; mais j'ai toujours aimé l'obéissance. J'estime qu'elle est un admirable allégement; car je ne connais pas de fardeau plus lourd que le fardeau de soi-même.

★

Ce n'est donc que le 21 novembre 1884, en la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge, qu'il prononce la formule décisive : « *Usque ad mortem*, jusqu'à la mort. » Cela signifiait : « Jusqu'à la consommation en Dieu de ce qui aura crû en lui, se sera enrichi de lui. »

A la fin de son noviciat, il part pour la Corse faire ses études de philosophie et de théologie au couvent de Corbara, célèbre par le séjour qu'y fit le P. Didon.

Ses professeurs n'étaient pas tous des lumières, et à la fin de sa vie, loin de mêler sa voix au concert des vieillards qui reprennent inlassablement la nostalgique chanson du temps passé, il reconnaissait avec joie que les jeunes n'avaient rien à envier à leurs anciens, à ce point de vue.

Je ne sais si je me rendais bien compte de tout ce qui manquait à notre jeune collège. C'est aujourd'hui surtout que je le juge, et vous voyez que je ne suis pas *laudator temporis acti*. Je puis vous porter témoignage que les études actuelles sont de beaucoup supérieures aux nôtres...

J'ai l'air bien ingrat, n'est-ce pas? Je suis l'enfant qui bat sa nourrice. Mais je suis un vieux nourrisson, et j'ai devant moi des jeunes; je leur dois la vérité...

Plus tard, il mettra en garde ses jeunes Frères contre deux erreurs dont il fut victime, sinon responsable :

C'est égal, en ce qui me concerne, j'ai commis une grande erreur que je regrette et que je vous dénonce. Je me désintéressai de mes cours dans une large mesure, presque autant que le permettaient les nécessités de situation et les convenances extérieures. Et je me plongeai dans ce qui me paraissait fondamental, vu le but que je poursuivais, à savoir l'étude d'Aristote — avec l'aide de saint Thomas, bien entendu — et celle de saint Thomas même, mais travaillé à ma façon, avec une méthode à moi, et qui consistait principalement en ceci : prendre les articles qui m'intéressaient; y annexer tout ce que saint Thomas avait dit ailleurs de la question, et l'article ainsi nourri, en faire une paraphrase en français. J'ai toujours considéré que ce qu'on ne pouvait pas exprimer dans sa langue natale, c'est qu'on ne l'avait pas compris.

Ce n'était pas si mal; je ne regrette pas d'avoir ainsi abordé de front

les difficultés et d'avoir essayé mes jeunes dents sur [cet] acier. Mais je commis une erreur quand même. Des cours réguliers, honnêtement suivis, même s'ils ne sont pas de premier ordre, ne peuvent pas être remplacés par un travail personnel sur les sources...

Fidélité, donc, au règlement des études... C'est une question de sagesse... C'est aussi une question d'obéissance.

Mais je commis une autre erreur, au collège... c'est l'excès.

J'étais un acharné et je le suis toujours. Mais j'étais peut-être aussi un obstiné. Quand on me disait : Tous ceux qui ont fait comme vous y ont craqué, j'écoutais avec déférence, mais au-dedans je me disais : Cela ne me concerne point. Je me sens bien, moi, et je sais que ce n'est pas de la fatigue, mais de la facilité que j'acquiers à manier ainsi mon outil d'une façon intensive.

Oui, c'était de la facilité; mais la facilité d'un moteur qui tourne rond, s'échauffe et porte au point de fusion certains organes délicats dont la défaite met tout à l'arrêt.

A Corbara... il m'en coûta trois ans... non pas tout à fait perdus, puisque je pouvais, vaille que vaille, suivre des cours, mais perdus pour le travail appliqué...

Je guéris, et savez-vous comment ? Je vous le confie, parce que cela peut vous servir. Je me guéris par l'acceptation. Oui. Je me dis : Eh bien quoi ! T'es-tu donné, oui ou non ? Si tu t'es donné, ce n'est pas pour faire ta volonté. Laisse gouverner Dieu. Tu as fait des bêtises hier : regrette-les, et puisque Dieu s'en charge, ne sais-tu que sa généreuse Providence est ainsi ? S'il t'a pris au début par un appât intellectuel, ce n'était pas un engagement de sa part, ce ne doit pas être une condition de la tienne. Accepte et garde ta joie.

La joie, la joie en Dieu, puisqu'il est entendu qu'on ne l'a plus en pareil cas *comme le monde la donne*; c'est le remède psychologique qui me sauva, avec le concours de la grâce.

Voilà mon secret, en y ajoutant la patience, qui s'y trouve d'ailleurs incluse.

Il s'efforçait de travailler dans un « esprit de studiosité vertueuse et surnaturelle, non [avec] un esprit d'empressement et de curiosité pécheresse ».

Il évitait toute pensée d'orgueil, d'ambition, d'émulation envieuse à l'égard de ses confrères.

Et il ajoutait à cet esprit de zèle un esprit de mortification requis du moins par certains travaux indispensables :

C'est un jeûne pour la curiosité qui vous porterait à changer de sujet pour vous porter là où l'instinct vous pousse. C'est une haire pour l'intelligence impatiente et que les obstacles irritent. C'est une discipline dans tous les sens du mot : elle meurtrit et contraint votre marche. La

constance, la patience, la persévérance, toujours nécessaires à l'étude, rentrent dans cet esprit de mortification.

Ce n'est pas facile, et cela ne va pas sans renoncement, de se tenir fidèle à la tâche, quand tant de distractions extérieures pourraient vous séduire et tant de lassitudes intérieures vous retirer de l'effort. Il faut alors penser à ses péchés, au mérite du renoncement, à la vie dépendante qu'on a vouée.

★

En 1890, promu lecteur en théologie, il devient sous-maître des novices et enseigne la théologie une année à Corbara, une autre à Amiens, et de nouveau à Corbara en 1882.

En 1893, il est assigné au couvent du Saint-Sacrement à Paris, au 222, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il assure pendant quelques années la charge de secrétaire de rédaction à la *Revue Thomiste*, puis d'administrateur de la *Revue Biblique*. En 1900, il devient titulaire de la chaire de philosophie morale à l'Institut Catholique de Paris, où il siégera sans désemparer pendant vingt-deux ans.

Ses cours sont loin d'accaparer sa prodigieuse activité. Il prononce pendant dix ans à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, sept ou huit à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, cinq ou six à Saint-Étienne-du-Mont, à la Trinité ou à l'église des Carmes, de longues séries de conférences religieuses ou sociales d'une brûlante actualité où il sait mettre en œuvre les plus immuables principes de la philosophie éternelle et du dogme chrétien. Dix ans à la salle de Géographie, « sous prétexte d'art et d'histoire de l'Art », il fait de l'Apologétique.

Il avait passé des années « à établir laborieusement — car c'est un labeur — une complète triangulation qui enserre le territoire du vrai dans un réseau de lignes entre-croisées, à la manière d'un filet où de plus en plus facilement les vérités particulières venaient de prendre »...

Les repères bien établis, il pouvait envisager toutes questions, fussent-elles posées *ex abupto*, avec la quasi certitude de rencontrer juste. Il n'avait qu'à consulter sa mappemonde. « En menant quelques lignes à partir des points qu'il connaissait, dans la direction de ce qu'il ne connaissait pas, il recoupait le point obscur presque nécessairement. »

Jamais il n'aurait pu fournir une telle somme de labeur, s'il n'avait aimé *sa cellule* d'un amour de prédilection, Il s'y précipitait et pour tout l'or du monde il n'y aurait pas renoncé.

La matinée — après les expulsions de 1903 plus encore qu'auparavant peut-être — était sacro-sainte. Jusqu'à midi, il ne savait pas que le monde existât. C'est ainsi que, jour après jour, il put aligner tant de pages.

Je ne sais pas ce qu'elles valent, disait-il humblement, mais je suis sûr qu'elles valent ce que je vaux, moi. Je ne crois pas que j'aurai pu donner davantage.

Il obéissait ainsi à un instinct, à un besoin de nature. Il eût été « le plus malheureux des hommes à baguenauder ici ou là, à user le temps, qui se charge si bien de nous user nous-mêmes ».

Sa cellule, après lui avoir procuré des heures, des jours, des années intenses qu'un Louvre ou un Versailles eussent été bien incapables de lui offrir, devint, en toute vérité, comme il l'avait souhaité, « l'antichambre du ciel ».

Il fut en même temps un *directeur de conscience* admirable. Non pas qu'il acceptât de perdre du temps à recevoir des pénitents ou des pénitentes.

Ne pouvant éviter les visites, je leur avais consacré une après-midi par semaine. Dès une heure et demie, il y avait dix ou vingt personnes qui attendaient dans ma chapelle. Je les mettais là pour leur imposer silence — et je les recevais chacune huit ou dix minutes, guère plus, après quoi, sans interrompre la conversation, je les dirigeais tout doucement vers la porte, de manière à avoir terminé à sept heures et demie et à pouvoir dire ouf jusqu'à la semaine suivante.

C'est vers 1900 qu'il composa pour ses principaux dirigés un petit traité de spiritualité : *Que croire? Que dire? Que faire?* qui est un modèle du genre et qui est malheureusement encore inédit.

En voici quelques extraits :

Donne ton esprit à Dieu, même dans l'obscurité la plus noire. Si tu ne le vois point, n'en va pas moins sous sa conduite. Tu n'entends pas sa voix? Persévère à chercher sa main.

*

Vois comme Dieu se révèle au long de l'histoire biblique. Quelle patience ineffable! Quelles obscurités tolérées! Quelles lenteurs! Il bégaie, lui, Vérité première, pour apprendre lettre à lettre aux hommes un peu de son langage divin. Il s'incline et se fait nôtre au point de paraître partager nos erreurs, épouser nos préoccupations mesquines ou même nos petites querelles, se mettre de moitié en apparence, jusque dans nos grossièretés et nos vices, en attendant qu'il les redresse.

Ceux que ces procédés et ces enfantillages adorables scandalisent, ne regardant pas d'assez haut, qu'ils réfléchissent, et, se détachant d'eux-mêmes, des jugements hâtifs et de l'orgueil, qu'ils voient l'initiation progressive dont les étapes sont consignées là, et qu'ils y prennent exemple.

Dieu supporte les hommes tels qu'ils sont, tout en les invitant au

mieux; ses impulsions ne sont point meurtrières; il conduit tout avec patience et douceur, il parle le langage qui sera compris; il ne demande à chacun, homme ou peuple, que ce qu'il peut faire. Sa règle n'est pas l'absolu, mais le possible. Il vit, pour soi, selon ce qu'il est; il parle et il agit avec les hommes en se réglant sur ce qu'ils sont.

*

La qualité maîtresse d'une vie morale, c'est l'unité, à condition que cette unité trouve son vrai centre. Ceux qui veulent faire la part de Dieu, la part du prochain et la part des affaires se trompent. La part de Dieu c'est tout, puisque rien ne vaut ni ne compte que par lui. L'écarter d'un objet, c'est réduire cet objet à néant, l'écarter d'une action, c'est la mettre dans l'impossibilité d'aboutir. Lui présent, au contraire, tout se vivifie, s'anime et s'exalte jusqu'au parfait et tend à une efficacité divine, hors de toute proportion avec sa valeur propre.

Il faut donc tout regarder à travers Dieu, et même les choses les plus indifférentes. Il faut donc tout aimer en Dieu, et même les plus profanes objets. Il faut donc tout faire pour Dieu, et même les actes qui semblent aux esprits peu profonds en dehors des préoccupations divines. Les préoccupations divines vont à tout : comment n'iraient-elles pas, puisque rien n'est que par elles !

D'ailleurs, gardons-nous de croire que cette imbibition du divin en toutes choses, ce souci permanent d'amener Dieu avec nous, partout où vont nos pas, puisse être une restriction ou une gêne. Si nous en sommes gênés et amoindris; si la joie y périt, si l'épanouissement de l'âme en souffre, c'est que nous ne comprenons pas encore. Comment pourrait-il être nécessaire, pour vivre, de s'écarter de celui qui a fait la vie, et quel motif avouable peut-il y avoir d'écarter Dieu de l'un quelconque de nos domaines, alors qu'il n'en prétend ôter que le mal.

*

Toutes les choses sont divines, tous les événements sont divins, tous les hommes ont une âme immortelle où Dieu se contemple et se cherche et s'attend. Efforce-toi de rendre plus divines les choses par une utilisation supérieure; plus divins les événements en les poussant à un meilleur effet; plus divins les hommes, en y multipliant, dans toute la mesure qui dépend de tes forces, le bien qui en est la fleur naturelle; la joie, qui est la fleur du bien.

*

Un rien, fait d'une grande âme, est une grande chose.
Une soi-disant grande chose, faite d'une âme médiocre, est un rien.

*

Fais ce qu'il faut faire et laisse dire. Souffre ce qu'il faut souffrir et attends.

*

Il n'y a pas beaucoup de grandes décisions à prendre dans la vie. De temps à autre, il faut regarder l'horizon, juger la marche et relever le

point comme en mer; mais, d'ordinaire, le travail est plus simple, et, parce qu'il est plus simple, il échappe, et parce qu'il est plus continu, il nous devient plus difficile que l'autre; aussi ne voit-on presque point d'âmes s'en préoccuper véritablement, à plus forte raison y réussir.

Ce qu'il faudrait, c'est, à toute minute, en face de tout objet, et autant que le permet notre profondeur d'inconscience, d'agir simplement pour le mieux. J'appelle le mieux, non pas le mieux en soi, qui souvent nous échappe, mais le mieux que notre sincérité découvre, parce que c'est celui-là qui doit juger ensuite de notre action.

*

Efforce-toi d'agir sur autrui, mais avec douceur et patience. Pour détruire un préjugé avec trop de hâte, tu peux blesser des yeux qui auraient pu s'ouvrir peu à peu à la lumière; pour reprendre un défaut, tu peux froisser le fond d'une âme; et pour briser des liens de péché, au lieu de les dénouer doucement, tu peux rejeter des cœurs dans le vide qui désespère et dans la mort totale.

Jeter en plein soleil, c'est éblouir.
Tirer à soi, violemment, c'est repousser.

L'erreur et le mal embusqués au fond d'une âme peuvent la blesser moins que le coup d'épée imprudent dont on a voulu la pourfendre.

Patience, aime et prie, et tu opéreras le vrai bien.

★

Certains lui ont reproché d'éparpiller dans une multitude de domaines son génie philosophique. Ils auraient désiré le voir se cantonner dans sa chaire de l'Institut Catholique et se limiter à des travaux spéculatifs.

Il n'avait pas de peine à répondre que « finalement il ne faut écouter que soi, faire ce qu'on a *envie* de faire, de cette envie qui n'est pas un caprice, mais un appel de fond »... Obéir, tout bien pesé, « à la voix intérieure, qui a chance d'être en nous comme une voix de Dieu ».

Toujours est-il qu'en ce qui concerne l'essentiel en toutes choses, l'inspiration profonde, la référence dernière, je ne me suis jamais écarté d'une stricte discipline thomiste.

Il va de soi qu'il ne pouvait se résigner à rabâcher les formules de saint Thomas, même en bon français. Toute sa vie, il a tenté, au-delà des déterminismes verbaux et conceptuels, de traduire la Vérité, enrichie, pour nous, par l'apport des siècles, dans « le vocabulaire idéologique et non pas seulement verbal en usage parmi les penseurs de notre temps ».

Dans *le combat pour la vérité*, il n'était ni partisan, ni partial. Il avait le souci lancinant, à l'exemple de saint Thomas, de reconnaître le vrai indépendamment des personnes.

Il s'était fait une obligation inviolable de ne jamais froisser les hommes, pour ne pas risquer de les enfermer dans l'erreur ou les cadenasser dans le mal.

> Essaie, conseillait-il dans son petit traité de spiritualité, de rendre facile et doux le chemin de la vérité divine, de la vertu divine. Tout ce qui est divin doit être doux, et, au fond, facile. Ne charge pas des épines de tes préjugés, de tes façons de voir ou de sentir hostiles à d'autres, l'impersonnel sentier du bien. La vérité divine est infinie en ressources, elle peut s'adapter à toutes les formes de l'âme; mais il n'en est pas de même de la vérité qui est en toi. Celle-ci a pris la forme de ton cerveau en s'y versant : peut-être va-t-elle encombrer celui d'un autre, ou lui paraître vide, si tu l'y veux simplement transvaser. Proçède donc d'autre sorte; appelle la vérité d'en haut; invite les cœurs à recevoir son influence, non la tienne, et demande à l'Esprit de faire son irruption soudaine dans la nouvelle demeure que tu lui as préparée.

Dans les polémiques que le Père se crut obligé d'engager, il s'efforça toujours de faire que le débat s'établît entre l'auditeur et sa propre conscience, dont il essayait d'être, lui, l'éveilleur et l'informateur.

Il ne présentait jamais les dogmes et les préceptes chrétiens comme des exigences, mais comme des miséricordes, puisque les règles chrétiennes sont toutes de service et de secours.

> On exige, on menace dans notre foi; mais ce n'est pas l'inspiration première. L'inspiration première, c'est l'amour, comme d'une tendre mère.
>
> Nos auditeurs ne doivent jamais avoir l'impression qu'on veut leur enlever quelque chose, leur imposer quelque chose; mais bien qu'on veut leur donner, les enrichir, les hausser, les pousser vers le bonheur, vers le bien.
>
> Quand nous parlons des choses pénibles à la nature, n'oublions pas d'en souligner la grandeur. Les âmes sont faites pour la grandeur et elles l'aiment. Nous les arracherons ainsi à leur faiblesse; en tout cas nous leur en donnerons le désir. Quand nous blâmons l'erreur et le mal, faisons en sorte que leur victime ait aussitôt le sentiment de ce qu'on y substitue d'heureux, de plus heureux que le faux bonheur ou la fausse satisfaction qu'elles y cherchaient.

★

Le P. Sertillanges eut à plusieurs reprises l'occasion de prouver de

quel cœur et de quel esprit il tenait à l'Église. En 1905, quand il répondit à la question posée par le mathématicien philosophe Edouard Le Roy : « Qu'est-ce qu'un dogme ? » il le fit avec un sens aigu de la vérité. Mais, trop en avance sur son temps, il consentit à se taire, à la demande du cardinal Richard, pour donner aux esprits réactionnaires le temps de se calmer et surtout pour ne pas troubler les croyants timorés.

Quand il prononça, le 10 décembre 1917, sa trop célèbre conférence sur *La Paix Française*, qui fut l'occasion d'une campagne à laquelle nous ne pouvons que faire allusion et qui amena l'épreuve dans laquelle le Père devait donner la mesure de sa magnanimité et de son attachement au Christ, il fallait qu'il sût faire les distinctions nécessaires pour que sa foi ne fût pas entamée.

Écoutons-le nous indiquer l'attitude à prendre « en présence des inévitables fluctuations de l'enseignement ecclésiastique ».

> Elle comprend trois articles :
>
> 1° Attachement indéfectible et sans condition à la sainte Église du Christ. C'est-à-dire que, à l'égard de ce qui est nécessaire pour lui appartenir, de ce sans quoi on se séparerait d'elle, il n'y a pas à hésiter. « Je crois », et c'est tout. Pas de tergiversations, pas de distinguos. On est du Christ ou l'on n'est pas du Christ.
>
> Le Christ viendrait vous dire : As-tu foi en moi, vous lui diriez, n'est-ce pas, comme Thomas : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Dites tout de même à son Église, car c'est la même chose. « De Notre-Seigneur et de l'Église, disait Jeanne d'Arc, c'est tout un. »
>
> 2° Dans les choses qui ne font pas corps entièrement avec l'Église et qui laissent donc une marge de liberté, prenez vos libertés dans la mesure où on vous les laisse.
>
> Escomptez au besoin l'avenir, puisque dans l'avenir il se peut qu'il y ait un changement, un élargissement dont le présent peut bien s'autoriser d'une façon éventuelle. Il serait étrange que ce qui sera vrai ou permis demain puisse être jugé faux aujourd'hui ou interdit d'une façon péremptoire et sans aucune réserve.
>
> Il serait imprudent de s'exprimer ainsi en public, car il s'agit d'une concession *in extremis*, remède héroïque qui ferait du mal à d'autres. Mais, *in casu*, je ne vois là quant à moi qu'une extension légitime du principe augustinien : *In dubiis libertas.*
>
> Mais 3°, dans l'usage de cette liberté, usez de prudence en un double sens : d'abord en vous défiant de vous-même; car vos doutes et vos prophéties d'avenir sont peut-être des illusions. Sortir du courant est toujours dangereux pour le poisson; il peut être jeté à la rive. La défiance, l'humilité du cœur, la modestie intellectuelle et la patience aussi, toutes attitudes favorables à la recherche et méritoires aux yeux de la Vérité qui est Dieu : voilà ce que je vous conseille.

Enfin prudence dans la manifestation et la déclaration de vos pensées, afin de ne pas enfreindre les règles pratiques où l'Église voit sa sauvegarde, retards permanents et nécessaires; de ne pas vous brûler inutilement, présomptueusement, ce qui ne profiterait à rien ni à personne et afin aussi de ne pas scandaliser vos frères, qui confiants dans l'enseignement courant, paisibles brebis du troupeau, pourraient être troublés de vos façons de juger et de dire.

Dévoué comme un fils à l'Église, il s'est montré non seulement « capable de souffrir pour elle, mais aussi par elle : car c'en est la suprême marque ».

L'épreuve venait de fondre sur lui avec une violence que peu d'âmes ont pu soupçonner, même parmi ses familiers, même parmi ses frères, tellement lui-même savait se taire sur ses propres souffrances, tout occupé qu'il était à consoler et à réconforter les autres.

Quelques fragments de lettres à un ami intime écrites depuis l'éclatement de l'orage, et en cours d'exil à Jérusalem et à Rome, apporteront l'écho fidèle de ce grand religieux qui, après avoir gravi « l'escalier du Calvaire », est resté pendant dix-sept ans debout aux pieds de la Croix.

Aujourd'hui, après les démolitions survenues, je n'ai plus d'illusion; mais le sentiment profond demeure. J'ai reçu une grâce, et je m'apprête de tout cœur à l'utiliser.

La paix a été longue à venir; ici encore, au début, j'étais bien bouleversé. Mais c'est fait. Un certain héroïsme lointain m'a violenté; la solitude a agi; Dieu a posé la main sur mon âme. Je sors de retraite, et vraiment, s'il ne s'agissait que de moi, je ne voudrais pas, le puissé-je, modifier le cours des événements d'hier et ceux de demain.

Je partirai là-bas [à Jérusalem] comme un bon pèlerin, comme un pénitent, et aussi comme un apôtre qui va renouveler son armure.

Je me sens muré du côté de la terre, j'essaie d'élargir l'ouverture du côté du ciel.

C'est vrai, je sens que Dieu m'appelle, et je ne puis me dispenser de répondre. J'ai été posé sur l'enclume et les marteaux frappent. Il y en a de toutes les façons; il y a les marteaux ennemis, et il y a aussi les marteaux amis. Ceux-ci sont les plus durs, tout au moins leur action est plus intime et plus pénétrante. Les premiers ne disposent que des fibres secrètes; les seconds les atteignent avec sûreté.

Au début, je me suis débattu, non pas, je l'espère, contre Dieu, mais contre ses marteaux, qui me cachaient sa main. Maintenant, je vois la main, et je la baise avec humilité et amour. Je m'en irai là-bas paisiblement. Je remercie le Seigneur de m'avoir rendu la possibilité du travail, qui sera ma force.

Par le fond de moi-même, je n'ai jamais voulu que le bien... Je veux du fond du cœur ce que Dieu veut... L'amertume que je ressens, je la

lui offre, et elle est bien compensée par les joies intimes qu'il me donne.

Ah ! que je suis donc changé en peu de temps ! Dieu veut, et je veux avec lui que de tout cela sorte un approfondissement, un exhaussement, un progrès dans la troisième dimension, si ce n'est dans la quatrième, la transcendante. Je veux aller là-bas acquérir, non perdre, et je veux aller prendre pour donner, pour me donner...

Je serai du reste, déjà, en permanence sur un lieu de pèlerinage : celui de la lapidation de saint Étienne. Puissé-je voir, comme lui, « les cieux ouverts » !

Dans le fragment suivant, on verra comme est née l'idée de *Ce que Jésus voyait du haut de la Croix*, qu'il composa à l'École Biblique de Jérusalem en 1923 :

Ici, accueil de vrais frères. On m'a donné une cellule d'où je vois le soleil se lever sur le mont des Oliviers. Le soir, sous les étoiles étincelantes, on devine encore le Gethsémani...

J'ai déjà célébré au Saint-Sépulcre, au-dessus de la dalle où Jésus dormit; la fraîcheur de cette pierre, quand j'y posais les mains à chaque génuflexion, était pour mon âme douloureuse une bien douce détente. Je suis allé faire mon action de grâces au Calvaire, à l'endroit du *Stabat*, en regardant la croix. Ensuite, montant sur les toitures, exactement au-dessus, au niveau sans doute où s'élevait le Chef sacré du Sauveur, j'ai longuement contemplé le paysage qu'il voyait durant sa souffrance : la ville, la « Maison de son Père », représentée aujourd'hui par la mosquée d'Omar, le mont des Oliviers, la descente de Jéricho. Voilà un endroit pour méditer ! Je me disais que, de là-haut, Jésus nous voyait tous, et j'offrais notre groupe ami, nos ennemis aussi, à sa bénédiction douloureuse.

Je veux me plonger de plus en plus dans ces souvenirs, en soutenir mon travail et oublier tout le reste.

Quand, plus tard, parlant de ceux qui l'avaient trahi et abandonné, il disait qu'il leur gardait toujours les bras et le cœur grands ouverts, on aurait pu croire que ce fût là le résultat d'une longue méditation, mais les phrases suivantes, écrites sous le coup des événements, en disent long sur son sens du pardon :

Ceux qui me tuent auront un jour à répondre aussi devant le juge de tous. Je prie pour que leur jugement soit doux.

Ceux qui croient m'avoir abattu se trompent; on n'abat que ceux qui le veulent. J'accepte pour ma part la justice; mais pour d'autres aussi il y aura une justice; je la demande indulgente et me tiens prêt aux éternelles réconciliations.

Je patiente et me soumets. Je me suis acharné au travail et compte bien me ménager cette sauvegarde. Avec la prière, je n'ai pas de meil-

leur réconfort. Les bruits d'enclume sont une belle harmonie, surtout pour les cœurs troublés... Si vous voyez des autorités, je vous recommande la charité et la générosité dans la vérité. Le bien seul compte. Pourvu qu'il soit sauf, j'aurai pleine satisfaction et je ne veux rien devoir aux ripostes et à la vindicte.

Et de Rome, au moment du jugement et de la condamnation :

Je comparais devant Dieu, non devant les hommes. D'avance, je m'incline sous son jugement... De Dieu quand on regarde vers lui, c'est toujours de la justice qu'on reçoit.

Je suis calme et me sens plein de courage. Je n'ai peur de rien, ne désirant plus rien... Oh ! que tout cela n'est rien ! Au dedans, j'ai tout ce qui compte : l'amour de mon Dieu, le sentiment de la nature et de l'art, l'amitié; que m'importe le reste !...

Un engrenage puissant peut me briser; mais on n'atteindra de moi qu'un simulacre; l'âme est libre et l'esprit ne s'atteint pas.

Quel relief prend après cela cette pensée qu'il écrivait lui-même sur un carnet de pensées inédites :

Il faut capter le malheur comme la foudre, comme les cataractes; il faut en faire une force du ciel.

Rien n'est jamais « fini »; rien n'est jamais irréparable. On ne reconstruit pas; mais on peut toujours construire. On peut construire plus beau.

La nature et les hommes nous frappent sans mesurer leurs coups et sans se soucier de nos forces de résistance. Mais Dieu, en nous, soutient ses propres chocs, et les plus rudes stimulations de sa grâce sont celles qui nous permettent la plus haute vie.

Après avoir enseigné la théologie, puis la morale sociale et l'éloquence sacrée au couvent de Ryckholt en Hollande, de 1924 à 1928, il alla au Saulchoir jusqu'en 1939, où il donna quelques cours de théologie morale et d'éloquence.

Ce n'est que le 5 novembre 1939 qu'il put, après dix-sept ans de silence, remonter en chaire, grâce à l'intervention personnelle de Sa Sainteté Pie XII.

Cette longue épreuve, dont il ne parlait jamais, lui permit de devenir un pacificateur écouté. Avec un tact exquis et une grâce souriante, il savait apaiser, sans faire semblant, les légers remous de caractère, les heurts qui se produisent immanquablement dans la vie commune et qui peuvent prendre une forme d'autant plus tragique que l'on est davantage renfermé. Il excellait à pacifier les esprits et à ouvrir

les cœurs. Sa culture musicale, comme tout le reste, contribuait à le rendre doucement persuasif. Il faut l'avoir entendu commenter entre autres l'*Agnus Dei* de la *Messe en ré* de Beethoven, pour comprendre comment tous les drames, toutes les batailles, toutes les conflagrations peuvent, si l'on y consent, se résorber dans la douce paix que nous apporte l'Agneau de Dieu.

★

Il fut un travailleur acharné. Il a pu se rendre le témoignage au terme de sa vie qu'il n'avait jamais laissé en plan un travail commencé. La poésie, la musique, l'histoire de l'art, le contact vivifiant avec la nature, « le voisinage un peu lointain, mais ardent de la science dans ses principaux domaines », lui ont permis d'être « un homme complet, et donc, en quelque manière que ce soit, l'homme idoine ».

Il pensait toujours à la mort, qui était pour lui le fond de la vie. Il en parlait souvent. Il l'attendait sans impatience, à l'heure providentielle. Il souhaitait qu'elle le trouvât en plein travail.

Quand le 26 juillet, en la fête de sainte Anne, quelques instants avant la célébration du saint Sacrifice de la messe, après avoir mis la dernière main au sermon qu'il devait prononcer pour les enfants du préventorium et les gens du hameau, Dieu vint le chercher, il le trouva les mains jointes, ayant gardé « sa flamme jusqu'au bout » et fait « se rejoindre dans une même fidélité l'appel du départ et l'appel suprême ».

fr. Marie-Fabien Moos, O. P.

Voici, en terminant, quelques-uns des ouvrages du P. Sertillanges qui concernent plus particulièrement la vie spirituelle :

Jésus. — Vie de sainte Geneviève. — Vie de saint Louis. — L'Église. — L'Amour chrétien. — La Vie Catholique. — Le Sermon sur la Montagne. — Notre Vie. — Ce que Jésus voyait du haut de la Croix. — Catéchisme des Incroyants. — La Prière. — Recueillement. — Affinités. — Devoirs. — Spiritualité. — Mois de Marie. — Athées, mes Frères en Dieu. — Hommes, mes Frères. — L'Incroyant devant la Foi. — Le Croyant devant la Vie. — Le Catholique devant l'Incroyant. — Le Rosaire.

LES PÉDAGOGIES CONTEMPORAINES

LE CATÉCHISME DIT « DE PERSÉVÉRANCE » PEUT-IL S'EN INSPIRER POUR LE RENOUVELLEMENT DE SES MÉTHODES ?

Le mouvement de réforme des méthodes pédagogiques a commencé par les écoles de tout-petits, parallèlement aux études de psychologie scientifique, d'abord appliquées à l'enfance. S'il ne s'agissait que de mesurer les réactions, peser, comparer, l'adolescence déconcerterait les savants habitués aux méthodes de laboratoire. L'esprit de finesse doit intervenir; côté psychologie, il y a les empiriques qui, depuis longtemps, observent cet âge difficile; côté pédagogie, il y a les praticiens qui, chargés de donner aux plus de douze ans une formation humaine, ont inventé, essayé, répandu des méthodes plus ou moins bien adaptées. La tendance prévaut de plus en plus, pour l'éducateur, de prendre conseil de l'observateur, ou du savant, ou des deux. C'est-à-dire, au fond, de chercher l'efficacité. Et s'il s'agit d'enseignement, il faut que les choses enseignées soient assimilées par l'intelligence; ce qui revient à dire : il faut qu'elles jouent leur rôle dans la formation de l'homme.

Dans la formation du chrétien, spécifie le catéchiste.

Malheureusement, c'est dans le domaine catéchistique que les vieilles habitudes ont la vie le plus dure. Même chez les tout-petits, et malgré l'exemple de l'universel « jardin d'enfants », la psychologie n'a pas encore partout cause gagnée, loin de là. Dociles et crédules, les tout-petits ne se défendent pas. Si la grande personne chargée de les éduquer croit à quelque système que ce soit, bon ou mau-

vais, elle les trouve souples à son action, elle semble réussir... Réussite trop souvent toute provisoire, plus apparente que réelle. On s'apercevra plus tard seulement que la foi ne s'est pas enracinée; que, par exemple, gavés de connaissances, les enfants croient tout savoir, se désintéressent; ou que, entraînés aux « sacrifices pour le petit Jésus », ils en sont fatigués, dégoûtés, se sentant comme dupes d'une générosité trop dictée... Mais comment s'apercevoir en temps voulu qu'on fait fausse route ? On ne rencontre pas de résistance !

Les adolescents, eux, se défendent. Comment ? Par le refus. On ne les retiendra plus au « catéchisme de persévérance » traditionnel; déjà ils le désertent. Il faut trouver autre chose.

Demandons des idées aux éducateurs, fussent-ils incroyants, qui ont réussi à donner aux plus de douze ans une bonne formation humaine; nous baptiserons ces pédagogies efficaces; nous les compléterons, les réorienterons peut-être. Nous ne les copierons pas, nous les repenserons [1].

I. — L'ÉCOLE SUR MESURE

Bien avant l'étude scientifique des types psychologiques, il était courant d'observer que, pour la formation morale, tel enfant ne devait pas être traité comme tel autre. Théoriquement. En fait, l'éducation collective — famille nombreuse ou école — se trouvait assez désarmée devant le problème.

---

1. Un catholique n'a rien à reprocher aux principaux chefs de file, sinon, à certains, leur insuffisance du point de vue spiritualiste; Decroly lui-même, dont les centres d'intérêt ne dépassent guère les besoins matériels, a avoué qu'on pouvait les dépasser, dans une conversation que Mgr Dévaud a rapportée : « Je ne nie pas qu'il y ait des besoins plus hauts » (voir Dévaud, *Le Système Decroly et la Pédagogie chrétienne*, p. 7).

Seule peut-être la philosophie sous-jacente à la *Project-method* de J. Dewey appellerait des réserves plus graves. Dewey est le représentant en Amérique d'un sociologisme durkheimien. Mais nous n'en parlerons pas ici, non plus que des pédagogies « fascistes » d'extrême-droite ou d'extrême-gauche; aussi bien, ces dernières ne se réfèrent pas à la *Charte de l'Éducation nouvelle*, loin de là. Pour une étude plus détaillée de l'œuvre des pédagogues chefs de file, on reviendra à l'ouvrage du chanoine Boyer, *Pédagogie chrétienne* (Lethielleux, 1944).

Mais, pour la formation intellectuelle, on dirait que la question n'avait pas été posée : un moule uniforme servait à tous. Sert encore à tous en France, très généralement.

C'est au catéchisme que, en fait, on a eu le moins égard aux différences individuelles : les classes — première, deuxième, troisième années de catéchisme préparatoire à la communion solennelle, première, deuxième années de catéchisme de persévérance — groupent les enfants, non d'après leur acquis, non d'après leur âge mental, non d'après leurs dispositions religieuses, mais d'après leur âge réel. Et de vingt à deux cents élèves de neuf ans ou de onze ans ont les mêmes leçons, sont notés selon le même barème, écoutent le même discours et sont délivrés ensemble.

Pour une école, c'est déjà réaliser un progrès que de tenir compte d'une certaine moyenne du développement; de la facilité d'abstraction, par exemple (à ne pas confondre avec la vivacité d'esprit); de l habileté à se servir de sa mémoire (à ne pas confondre avec la mémoire brute); du quotient intellectuel, c'est-à-dire du plus ou moins de rapidité du développement mental (ce qui a donné lieu à la création de classes dites de perfectionnement pour les subnormaux; dans nos catéchismes, nous essayons parfois de mettre ceux-ci à part).

Pour tenir compte de tous ces facteurs, on a assoupli l'organisation scolaire, les programmes, les obligations imposées aux élèves.

Les classes mobiles.

Le système des classes mobiles [2] représente une première solution, une étape entre l'accommodation coûte que coûte des élèves à la

2. Qu'est-ce que le système des *classes mobiles* ? Voici un exemple : L'École des Roches envoie chaque année un certain nombre d'élèves en stage dans un milieu anglais. Au retour, que ces élèves appartiennent pour les autres disciplines à la quatrième ou à la troisième, à l'enseignement classique ou au moderne, ils seront versés dans le cours d'anglais qui correspond, non à leur « classe » (classe-groupe), mais à leur connaissance de l'anglais; une même classe-local réunira donc, à l'heure de l'anglais, des élèves de classes différentes. C'est donc l'anglais qui, aux Roches, est classe mobile. Ailleurs, ce seraient, et l'instruction religieuse, et le calcul, et les langues vivantes.

classe, et l'accommodation de la classe aux élèves, à leurs différences de types ou de rythme. Le concept *classe* (classe-groupe) a perdu de sa valeur absolue... [3] sauf au catéchisme de communion solennelle, où, sous un autre vocable — on dit année de catéchisme —, il la garde entière.

Une classe « mobile » d'anglais, ou de calcul, ou de religion, tout en répondant au problème de la répartition des élèves, pose dans les institutions une difficulté quant à la répartition des professeurs spécialisés, qui peuvent n'être pas en nombre suffisant. Mais justement, dans les paroisses, cette difficulté n'existe pas, puisque, de toute façon, l'ensemble des catéchismes mobilise à peu près en même temps l'ensemble des catéchistes. Est-ce qu'un enfant retardé intellectuellement et religieusement ne devrait pas être inscrit au cours des débutants, même si son ancienneté lui donnait « le droit » de figurer sur la liste de deuxième année ?

Malheureusement, la rigidité des règlements concourt avec une certaine routine pour maintenir les cadres actuels; et avec l'opinion. Que de protestations entendrait-on si l'on voulait maintenir Pierre, ignorant, ou Paul, *minus habens*, dans la deuxième « année » de catéchisme, s'ils ont rempli les conditions juridiques du passage en troisième « année » ! Bien des réformes convergentes seraient nécessaires, et d'abord un changement d'étiquette : cours, ou classe, et non plus « année ».

Pour le catéchisme de persévérance, plus que d'obéir à des règlements, il s'agit d'exister. Les vicaires qui en sont chargés se sentent assez libres. Ou ils continueront à grouper ensemble tous les enfants de première année de persévérance et ensemble tous ceux de deuxième et troisième années, ou ils chercheront d'autres normes de groupement que l'ancienneté.

Quelles normes ?

Aux cours d'anglais des Roches, le critère de classement était principalement l'habileté à s'exprimer en anglais.

---

3. Il y a la classe, groupe d'élèves liés ensemble pour une année (classe-groupe); la classe, cours fait à un groupe par un professeur (classe-cours); la classe, local dans lequel des enfants mènent leur vie (classe-local). Il faudrait trois mots. A moins que toute classe reçoive toujours toutes ses classes dans la même classe.

Au cours de religion, ce pourrait être la vitalité de l'esprit chrétien. Suivraient un même cours tous ceux qui sembleraient avoir fait leur communion solennelle dans les sentiments de foi et de ferveur désirables; un autre même cours, tous ceux dont il faudrait reprendre la formation par la base (en tenant compte, bien entendu, des ressources propres à l'adolescence).

Ou bien ce pourrait être l'ouverture d'intelligence, si le catéchiste voulait prendre appui sur une recherche d'ordre intellectuel et s'il pensait que l'intérêt est un facteur essentiel pour l'accrochage des jeunes à un cours de religion, quel que soit leur niveau de vie spirituelle.

Ou bien les deux modes de répartition pourraient coexister, et l'on aurait quelque chose qui supporterait une comparaison plus étroite avec les classes mobiles de l'enseignement profane. Les jeunes adolescents seraient groupés différemment selon l'objet des réunions, qui serait pour les uns la vie de piété, pour les autres l'instruction religieuse. On prendrait quelque peu en considération l'âge, l'ancienneté, mais bien plus l'acquis et les aptitudes, soit spirituelles, soit intellectuelles [4].

Réduction de l'enseignement collectif.

En fait, dans les *Écoles nouvelles*, l' « éducation sur mesure » a

---

4. Un exemple imaginaire illustrerait cette proposition, qui n'est compliquée qu'en apparence. Donnons des noms aux groupements spirituels : groupe « Les Tarcisius », « Association Charles-de-Foucauld ». Soit, parmi les autres, quatre garçons : Paul, intelligent, avancé dans ses classes, d'une piété solide; Pierre, aussi pieux, mais d'esprit lourd : tous deux sont des « Tarcisius » que l'abbé M. réunit tous les quinze jours : communion fréquente, appel à la générosité, etc. Mais voici deux autres enfants, appartenant à des milieux vraiment déchristianisés et dont on se demande à quel fil ténu tient leur foi; eux aussi sont d'intelligence et de culture inégales. L'abbé R. leur parle tous les dimanches après la messe, un quart d'heure, pour les re-convertir chaque semaine. L'instruction religieuse regroupe autrement ces quatre enfants si différents. Il faut enthousiasmer les intelligents; qu'ils découvrent eux-même dans la religion des aspects nouveaux et passionnants. Il faut séduire les esprits encore enfantins, ou lourds; leur passer des projections, leur raconter des histoires...

Évidemment, une telle solution serait irréalisable dans une trop petite paroisse.

trouvé à son problème des solutions plus organiques que les classes mobiles.

La tendance qui leur est commune est la réduction du temps consacré à l'enseignement collectif. Le P. Cordier, décrivant une expérience d'éducation nouvelle faite sur une sixième et une cinquième classiques, avoue que, sur deux cent cinquante heures de français qu'il avait à organiser au cours d'une année, il n'a pas « administré » plus de quinze leçons magistrales (*Classes nouvelles*, p. 90).

Le *plan Dalton*[5] ne prévoit de leçons collectives que courtes et rares, quand le professeur s'aperçoit que plusieurs élèves sont arrivés au même point et ont besoin des mêmes éclaircissements ou des mêmes directions.

Les locaux scolaires ne sont pas des classes-auditorium, mais des classes-laboratoires, ce qui donne sa figure propre à tout le système; on y trouve non seulement tous les livres, documents, instruments nécessaires à l'étude d'une branche — histoire et géographie, sciences naturelles, etc. —, mais un professeur spécialisé, qui se tient à la disposition des élèves; ceux-ci viennent y travailler librement et à leur heure, à quelque classe (classe-groupe) qu'ils appartiennent.

Peut-être pourrait-on, dans de certaines limites, s'inspirer du plan Dalton au cours de religion des adolescents (dans les établissements secondaires plutôt que dans les paroisses). Il y aurait une salle affectée

5. Le plan Dalton, que l'on doit à une disciple de Mme Montessori, miss Parkhurst, et qui date de la première guerre mondiale, attachait originairement fort peu d'importance à la classe comme collectivité agissante. Depuis, les disciples de miss Parkhurst ont amendé la méthode, qu'on pratique aujourd'hui dans beaucoup d'écoles d'Angleterre, de Hollande, d'Amérique. A. Ferrières, pour louer une école Dalton du Chili (fillettes de 10 à 14 ans), « une des institutions les plus belles qu'on puisse voir en Amérique du Sud », signale le « mélange judicieux » des divers modes de travail, individuel ou par groupes (*L'Amérique latine adopte l'école active*, p. 124). Le plan Dalton se caractérise, outre la transformation des salles en « laboratoires », par le « contrat de travail ». Il y a, pour chaque classe-groupe, un professeur-éducateur, qui décide du travail à fournir dans les diverses disciplines, le programme annuel étant divisé en tranches qui correspondent à une quinzaine ou un mois. Aucune uniformité : les exercices demandés sont proportionnés aux aptitudes de chacun; et on laisse l'enfant — ou plutôt l'adolescent — organiser son travail comme il l'entend. Il a signé son contrat; à lui d'y faire honneur en temps voulu.

aux études religieuses; le prêtre professeur s'y tiendrait à la disposition des élèves, pour les renseigner dans la mesure de leurs désirs, pour les diriger vers les livres et documents utiles à leur travail, pour donner selon les besoins une « leçon » d'un quart d'heure à un petit groupe. Le travail consisterait en une recherche, suivant une piste tracée par le professeur, à l'intérieur, s'il veut, du programme officiel; un choix est possible entre plusieurs pistes. Le « contrat de travail » serait alors une sorte d'obligation volontiers consentie de présenter à telle date telle monographie, telle étude, tel projet réalisé. Ce qui séduirait l'adolescent serait, avec la liberté dans l'organisation de son travail, l'existence de ce « laboratoire » d'études religieuses, refuge à certaines heures difficiles; pas tout à fait chapelle, mais pas du tout classe. Quant au programme, pour autant que l'obligation subiste de le respecter, un peu de « bachotage » en fin d'année en parcourrait les parties négligées.

Le « laboratoire » me semble une idée féconde [6].

Les fiches de travail.

Une autre idée féconde, plus facilement et plus immédiatement applicable partout, est celle des fiches de travail individualisées, comme celles que Waysburne a établies pour certaines disciplines dans les *Écoles de Winnetka* (Chicago), plus récemment R. Dottrens à Genève; comme celles que, plus récemment encore, les élèves des Écoles de Catéchistes de Lyon ou de Paris composent au jour le jour pour leurs classes-annexes de catéchisme paroissial.

Un enseignement commun, dès qu'il s'agit de concepts à assimiler et de liaisons à établir, sacrifie ou les lents, qui ne peuvent pas suivre, ou les rapides, qui perdent du temps; il s'adresse à l'élève moyen. Les différences de rythme de travail et de fonction assimilatrice ont beaucoup moins d'importance en histoire, géographie, litté-

6. Dépouillons le terme de toute image d'expérimentation scientifique et prenons-le dans son sens étymologique. C'est bien un laboratoire, cette salle de catéchisme à laquelle je pense, non imaginaire, mais réelle, où une longue table se charge, le jeudi matin, de livres, de documents, d'outils de travail : peinture, colle, feuilles blanches et papier de couleur, etc.; près de la table, l'animatrice de la salle. Et il s'agit là d'un simple catéchisme paroissial ! Que ne pourrait-on faire dans une institution secondaire !

rature, etc., que dans les sciences exactes, principalement le calcul et, ajouterons-nous, l'enseignement religieux dogmatique.

Mais il importe de ne pas sacrifier « la classe », comme l'avait fait à l'origine le plan Dalton; la classe, qui développe les qualités sociales, et qui multiplie et approfondit les contacts entre les enfants d'une part et leur éducateur responsable de l'autre, le « professeur principal », comme on dit encore.

Comment résoudre le double problème ? En individualisant le travail pour les branches dont nous venons de parler, en le socialisant pour les autres. La solution concernant le travail individuel est radicale à Winnetka, mitigée à Genève (mitigée aussi, quant à présent, au catéchisme).

A Winnetka, le programme total d'une science donnée — du calcul, par exemple — fait l'objet d'une série progressive de fiches d'exercices, à raison de plusieurs fiches pour une seule difficulté. L'élève fera plus ou moins de ces petits travaux, selon le besoin qu'il en aura; il y mettra le temps qu'il faudra, mais il n'affrontera une nouvelle difficulté qu'après avoir donné la preuve qu'il maîtrise la précédente. Et ainsi l'un mettra six mois, l'autre deux ans à parcourir le programme qui, dans une classe ordinaire, demanderait un an de travail à l' « élève moyen », fatiguant les bien doués de répétitions inutiles, et laissant à la queue les mal doués.

A l'École du Mail, de Genève, R. Dottrens n'a rien démoli du cadre traditionnel de « la classe », ni de la conception ordinaire des programmes annuels établis pour toutes les branches d'enseignement. Le problème se pose ainsi pour lui : éviter que les rapides, ou prennent trop d'avance, ou perdent du temps, et que les lents soient accablés sous la masse de travail à fournir.

Le maître établit donc une « quantité » minimum exigible de tous, à laquelle il ajoute, pour les meilleurs, des exigences de « qualité » ou d'enrichissement.

Les fiches dites « d'exercice » explorent le programme minimum, les fiches dites « de développement » ouvrent des pistes, proposent de nouvelles difficultés, indiquent des travaux supplémentaires de documentation, lecture, etc. [7]

---

7. On devine qu'à Winnetka le matériel auto-didactique est important : syllabus, tests d'instruction minutieusement gradués, feuilles d'exercices,

Dès que l'on accrédite l'esprit des méthodes actives au catéchisme, dès que l'on se persuade de la nécessité pour un enfant, et encore plus un adolescent, de travailler lui-même sur les questions qu'on lui propose, de les faire siennes par un effort de recherche, d'y arrêter son intelligence et d'y employer son activité, afin de finalement en faire de la vie religieuse, on interdit à l'enseignement collectif de prendre, au cours d'instruction religieuse, tout le temps disponible. Nécessaire pour la formation et l'entraînement de l'âme commune, et même, dans une certaine mesure, pour la stimulation des âmes individuelles, il doit de bonne grâce faire sa place au travail personnel des enfants et au travail d'équipe. Le maître donne le départ; puis il s'efface, tout en aidant. Il va au secours ou il renseigne, mais il ne se substitue pas à ses élèves, dont en définitive le travail importe plus que le sien au résultat final. Sa tâche à lui est très spécialement de préparation de l'*ambiance* (comme nous disions déjà au jardin d'enfants), cette ambiance qui comporte des *stimulants*, pour parler comme Mme Montessori [8].

---

documentation bibliographique, auto-tests. On compte environ trois heures de travail individualisé pour deux de travail socialisé. Les élèves réalisent ensemble des projets communs, écoutent ensemble des conférences, organisent ensemble la discipline de leur école, etc. Car le but de Waysburne est « d'aider chaque enfant à découvrir son intérêt propre et ses aptitudes, et à s'en servir individuellement dans la coopération à l'œuvre de tous, de lui inculquer le sens de la solidarité, et de lui assurer les connaissances techniques essentielles pour la vie en société » (voir Planchard, *La Pédagogie scolaire contemporaine*, Casterman, 1948. Cet ouvrage — une somme —, ne se plaçant pas sur le terrain de la didactique des sciences particulières, intéresse l'éducateur chrétien en tant que tel, aussi bien que les autres. Première partie : Le contenu des sciences pédagogiques; deuxième partie : Bilan actuel de la pédagogie scientifique; 368 pp. 17×25).

8. La rédaction des fiches est un travail important; il en faut un certain nombre pour partir; la collection, qui ne sera jamais définitive, s'enrichit à mesure que les années passent et que les successives promotions d'enfants manifestent à des yeux de plus en plus perspicaces leurs besoins et leurs difficultés. Les diverses connaissances donnent lieu chacune à des exercices gradués; et aussi à des exercices de même niveau, qui permettent de redoubler un travail sans le répéter. De bonne heure, on adopte pour les fiches de chaque matière d'enseignement un système de classement (chaque fiche — détail important! — ne contenant pas plus d'une difficulté à résoudre). « D'une part, résume Dottrens, le maître seul organisateur du travail individualisé; d'autre part, l'enfant qui besogne seul sans l'aide d'autrui, tels sont les deux aspects

Certains préconisent le *devoir* de catéchisme, devoir passe-partout. C'est une demi-mesure. La variété d'une collection de fiches permet une adaptation bien plus étroite de l'exercice aux ressources personnelles. La preuve est faite de la valeur de stimulation d'une telle méthode.

Si le travail par fiches réussit au catéchisme de préparation à la communion solennelle, à plus forte raison réussira-t-il, comme procédé d'instruction, à cet âge de douze-quinze ans si jaloux de liberté. On se plaint qu'une fois passé le cap de la communion, nos grands se refusent à l'instruction religieuse; mais la preuve n'est pas faite qu'ils s'y refuseraient si auparavant ils s'y étaient vraiment intéressés; et la question de méthode joue là un grand rôle; ce n'est pas tant au travail qu'à la contrainte qu'ils veulent échapper.

La fin d'enseignement est-elle la plus urgente à considérer ? On dit toujours que le catéchisme est, ou doit être, un vie; d'accord. Il ne faudrait pas méconnaître que l'enseignement est tout de même l'objet spécifique du catéchisme des enfants (six-douze ans, « période sensible de la culture », ose même écrire Mme Montessori, dans *De l'Enfant à l'Adolescent*). Le système des fiches, étant de ce seul point de vue d'une efficacité indéniable, peut être adopté sans discussion au catéchisme proprement dit, qui généralement s'astreint à un programme; cela ne nécessite aucun bouleversement des cadres traditionnels, à cette seule condition que, pendant une partie des séances, les enfants soient installés à des tables, avec papier et crayons. Une expérience particulièrement réussie, la première en date, est relatée dans

---

du travail avec « fiches » (R. Dottrens, *L'Enseignement individualisé*, p. 46). Le classement des fiches se fera soit d'après l'ordre des chapitres du manuel, soit d'après les grandes divisions normales de la doctrine (comme on l'a fait dans « *Tests* » *collectifs de Catéchisme*), soit en ayant égard au niveau mental des différents sous-groupes d'enfants. On affectera de signes spéciaux les exercices qui font appel à tel ou tel genre d'activité (recherche dans la Bible, rédaction, dessin, travail en équipes). On distinguera, comme Dottrens, les *fiches d'exercices* (appelées *fiches de récupération* si elles sont destinées à réparer une insuffisance constatée au cours d'un contrôle) et les *fiches de développement*, destinés aux élèves les plus avancés qui, ayant satisfait par les précédentes aux exigences du programme minimum, choisissent librement leur travail supplémentaire; certaines seront des fiches *d'auto-instruction*; on verrait aussi avec plaisir dans les boîtes du catéchisme des fiches de beaux textes.

un suggestif petit volume qui paraîtra prochainement : *Le travail individualisé au catéchisme.*

Mais à la question : la fin d'enseignement est-elle la plus urgente ? quelle que soit la réponse donnée par le catéchiste des enfants, le catéchiste des adolescents répond « non »; et il ose même dire que si l'enseignement meuble à leur satisfaction le temps qu'ils veulent bien nous concéder pour leur formation religieuse, il a rendu le plus précieux des services qu'il peut rendre; le reste — et les connaissances elles-mêmes — est par-dessus.

Vu sous cet angle, le système des fiches de travail — qui peut s'élargir jusqu'à la piste de découverte [9] — peut rendre de grands services au maître qui tient à suivre un programme. Toutefois, il consulte pour le choisir à travers le vaste domaine de l'instruction religieuse, les intérêts dominants des pré-adolescents, autant qu'il peut les connaître. Il est prêt à l'assouplir, non à leurs caprices, sans doute, mais aux circonstances, internes ou externes. Et, afin de se faire admettre lui-même, il s'efface souvent; il passe les commandes; il compte sur le groupe en tant que groupe pour une certaine continuité, qu'à cet âge tourmenté les individus isolés seraient incapables d'assurer. Aux techniques d'individualisation, il joint les stimulations de la vie « ensemble », qui sont un besoin, au stade de la formation du sens social. Et non seulement il se sert du sens social : il l'éduque en vue de l'avenir.

Toutes les écoles nouvelles ont, avec le souci de l'individualisation du travail, celui de la socialisation de la vie morale. Les écoles d'Amérique mettent un fort accent sur ce second aspect de l'éducation; cherchons donc quelques idées « à travers les écoles d'Amérique ».

II. — LA SOCIALISATION

A travers les écoles d'Amérique : c'est le titre d'un livre assez récent [10], dont l'auteur décrit, en connaisseur, ce qu'elle a vu au cours d'un voyage d'information. Nous y renvoyons le lecteur, nous

9. Consulter *La Nouvelle École Française*, numéro de janvier 1949.
10. Antoinette Gomez (Les Presses d'Ile-de-France, 1947).

contentant ici de pointer quelques pages se rapportant plus spécialement à notre propos.

Un Français trouve facilement beaucoup de critiques à adresser à l'école des États-Unis; elle ne cultive pas les mêmes valeurs que nous. Mais celles qu'elle cultive, nous les négligeons un peu trop. L'école américaine veut former dans l'écolier le futur citoyen d'un pays libre, appelé par ses opinions et ses votes à agir dans la société. L'effort s'axe, depuis quelques années, sur la nécessité de réagir contre « la puissance dévastatrice » de la propagande. Réagir, non par une contre-propagande, mais par une éducation du discernement. Le résultat n'est que pour demain. Et il ne faudrait pas en douter, si l'effort était assez général. Qu'est-ce que nous attendons chez nous pour utiliser à cette même fin le bon sens qui est, dit-on, un héritage français ?

Apprendre à lire le journal;
apprendre à regarder un film;
apprendre à écouter les meilleurs;
apprendre à discuter courtoisement,

pourquoi n'apprendrait-on pas tout cela au cours de religion des pré-adolescents, en attendant que l'école publique s'en charge, dans un esprit de respect d'autrui, comme en Amérique ? (Le souci des bons rapports humains est tout à fait remarquable dans l'éducation aux U.S.A.)

Sans doute ne faudrait-il pas trop s'écarter de ce qu'on s'attend à y trouver : des connaissances religieuses. Question de doigté et d'adaptation. De mesure aussi; l'actualité profane n'envahira pas complètement nos salles. Mais il faut qu'elle y entre. Elle est le point d'application du jugement à exercer. La vie de l'Église fait partie de la vie tout court; pour que les jeunes s'en aperçoivent, cessons de compartimenter le réel.

Voici quelques aperçus glanés à travers le livre d'Antoinette Gomez.

La lecture.

Bibliothèques : les bibliothèques d'enfants sont très nombreuses aux U.S.A.; bibliothèques d'écoles et bibliothèques publiques, ou sections spéciales de ces dernières. Les bibliothèques scolaires sont généralement tenues par des élèves, dont c'est la fonction sociale, et qui

sont responsables des prêts, des acquisitions désirées par les professeurs, de l'ordre du fichier. Le programme comporte, pour chaque classe, une heure par semaine à la bibliothèque.

Le rôle des bibliothèques publiques est considérable dans la vie enfantine [11]. A New-York, où il y en a cinquante, chaque classe est conduite chaque année dans un des centres de lecture, initiée au maniement des fichiers, à la vie de la bibliothèque. Plus tard, durant toute la scolarité à la High School, se poursuit une préparation régulière des adolescents à l'usage des bibliothèques, pour qu'ils aient le goût de lire, sachent choisir les livres, prendre des notes, préparer une bibliographie sur différents sujets. On confie sans crainte des livres aux enfants et aux jeunes, car ils sont habitués à les respecter. Les bibliothécaires ont un rôle éducatif important; ce sont des conseillères de lecture averties et écoutées. Grâce à l'heure du conte, aux expositions et à certaines activités communes ayant les livres pour point de départ, les bibliothèques peuvent être des centres de vie sociale. Telle bibliothèque d'enfants publie un bulletin mensuel composé de comptes rendus rédigés par les lecteurs.

Les journaux.

Les journaux américains sont écrits dans une langue « effroyable ». Les professeurs, plutôt que de refuser cette littérature, en font le point de départ d'un double travail : remettre en bon anglais ce mauvais langage; dépouiller les journaux de différentes opinions et voir ce que chacun dit d'un même sujet. Quand tous sont d'accord sur un point, il semble qu'on puisse y ajouter foi, pensent les élèves. Mais quand ils divergent, il faut chercher les raisons de ces désaccords. Bien entendu, des enfants ne peuvent débrouiller des questions complexes; l'important, c'est qu'ils aient l'esprit ouvert, qu'ils prennent l'habitude de ne pas donner tête baissée dans la première opinion qui s'exprime.

Cinéma et radio.

Les grandes firmes commerciales de cinéma ou de T.S.F., avec la

11. On connaît la bibliothèque d'enfants modèle que Paris possède, 3, rue Boutebrie, *L'Heure Joyeuse.*

collaboration d'éducateurs et de psychologues, ont conçu des programmes pour les enfants et édité un grand nombre de films éducatifs qui, trop chers pour les budgets des écoles, sont acquis par les villes pour être loués aux écoles. Des fascicules explicatifs accompagnent les films et, souvent, des *filmstrips*. Le *filmstrip* est constitué par une quinzaine d'images du grand film, reliées sur une pellicule. La projection de ces images, étant fixe, permet au professeur d'insister à loisir sur les points importants de son enseignement... Toute projection de film est précédée d'une discussion-causerie où les enfants sont avertis de ce qu'il est important de remarquer.

De temps en temps, une classe est invitée à faire la critique et de la leçon et du film, et le professeur en tient compte le lendemain quand il présente le même film dans une autre classe. Une extrême courtoisie préside à ces échanges entre professeurs et élèves.

La radio sévit en Amérique plus encore qu'en France. Un auteur remarque que, « pour améliorer la qualité et la valeur de l'émission, il serait nécessaire de poursuivre parallèlement la formation de l'émetteur et celle de l'auditeur ».

Social Studies.

La préparation à la vie sociale se fait :

d'une part par des activités de groupe, bien plus développées dans les pays anglo-saxons que chez nous, mais que je ne décris pas parce qu'on les imagine facilement : coopératives d'achat, société d'entomologie ou de botanique, comité des fêtes, direction des jeux et sports; discipline confiée par les élèves à certains d'entre eux, société de charité, etc., etc.

et, d'autre part, par les cours de *Social Studies*, qui, surtout dans certaines écoles, revêtent une grande importance; ils comprennent tout ce qui, de près ou de loin, peut initier à la vie sociale du pays, et font souvent appel à des personnalités du dehors. Ils empruntent des formes très diverses. Un jour, il s'agira de rendre compte d'un livre lu ensemble. Après que le professeur a rappelé les conditions d'une bonne conférence, les élèves prennent la parole à tour de rôle, chacun consacrant cinq minutes à un aspect ou l'autre, un passage ou l'autre du livre étudié. Suit une critique par la classe et par le professeur.

D'autres fois, on fait en classe une discussion dirigée sur une question politique ou sociale actuelle. Les élèves, prévenus, apportent des journaux de toutes nuances; on les dépouille, on les confronte, les uns défendent un point de vue, les autres un autre « avec beaucoup de mesure, en cherchant à entrer véritablement dans les raisons des uns des autres », remarque A. Gomez. Dès quinze ans, l'intérêt devient vif pour les questions de ce genre, l'adolescent prend conscience de son rôle futur dans la vie de son pays.

Des conférences, des entretiens où les parents sont invités, vont des questions les plus générales, comme l'O.N.U., aux cas plus particuliers, comme l'aménagement du quartier.

Il va sans dire que les problèmes sont serrés de plus près par les élèves qui ont dépassé l'âge dont nous nous occupons ici. Rien d'intéressant comme l'étude avec enquêtes, lettres, etc., provoquée en pleine période électorale par la question : « Comment voter intelligemment ? »

Les professeurs des *Social Studies* considèrent que l'esprit critique consiste non pas à dénigrer, mais à « discerner le pour et le contre, à ne pas se laisser complètement mener par la propagande qui règne dans les journaux et la T.S.F., bref, ils essaient de faire de leurs élèves des citoyens conscients ».

C'est à propos de la grande place faite dans l'éducation américaine à la libre discussion que le lecteur fera sans doute la plus sérieuse réserve. Que ne risquons-nous pas, dira-t-il, à cultiver l'esprit critique du jeune Français, si facilement, non pas seulement raisonneur, mais ergoteur ?

Avec ou sans nous, on le cultive aujourd'hui, l'esprit critique du jeune Français ! Et cela ne le rend pas si raisonneur que sceptique.

Je crois qu'au contact de croyants il ne serait plus sceptique, mais seulement raisonneur; et pas trop raisonneur si on savait s'y prendre.

Il n'y a pas moyen de raisonner — ou ergoter — à perte de vue avec des grandes personnes qui savent dire « je ne sais pas »; surtout avec des grandes personnes qui croient à notre bonne foi; et surtout — surtout ! — avec des grandes personnes qui pensent comme nous, fussent-elles capables de dépasser ces pensées, qui sentent comme nous, à force de sympathie, et qui au surplus se dérobent avec tant de gentillesse aux vaines disputes verbales.

Conclusion

Parler d'individualisation, c'était décrire des techniques; nous nous sommes un peu étendu sur le sujet, encore neuf pour la plupart des éducateurs français. Mais les mouvements de jeunes, et tout d'abord le scoutisme, nous ont depuis longtemps familiarisés avec la pédagogie de groupe; ce n'est pas sujet nouveau. Il suffisait d'ajouter au tableau quelques touches.

Ce qui serait nouveau, ce serait d'appliquer, au cours de religion, avant la communion solennelle, et plus encore après, ces idées qui ont fait leurs preuves. A quoi bon exhorter les jeunes à venir « à la persévérance » ? Ils n'écoutent pas. Si leurs parents les y envoient et qu'ils soient obéissants, s'ils aiment bien leur prêtre, les plus gentils viendront par devoir; et puis quelques bons sujets, ardents et convaincus. Mais tous les autres! Quelle dérobade! (Certains disent : quelle apostasie! en quoi ils exagèrent.)

« Je fais un cours intéressant », proteste un vicaire ou l'autre. C'est vrai; et, de fait, les grands l'écoutent avec intérêt. Mais facilement ils oublieront, le cours fini, qu'il était intéressant; au lieu qu'ils n'oublieraient pas une séance où ils auraient beaucoup donné d'eux-mêmes; une séance restée inachevée, leur semble-t-il : piste découverte et encore inexplorée, question laissée sans réponse, et nouvelles questions posées, projet à peine ébauché...

Le document, la lecture, la question retombent et s'effacent, s'il n'y a pas une communauté pour en multiplier l'intérêt. Une communauté vivante. Non pas réceptive, à la manière d'un auditoire « intéressé »; mais réagissante et agissante. Il faut qu'à travers la semaine des contacts se reprennent; au moins la conscience d'une pensée commune sur le plan religieux.

Les adolescents sont jaloux de leur indépendance; pour qu'ils se prêtent à ces contacts ou à ces reprises de conscience, il ne faut pas qu'on les y invite. C'est la chose religieuse elle-même qui invite. Ils en aperçoivent et en retiennent les occasions parce que l'intérêt pris à la chose religieuse a eu sa source dans le *moi*. Dès l'origine, le *moi* a été engagé dans l'affaire.

Ces deux longs vilains mots : individualisation, socialisation,

expriment à leur façon les deux faces de la pédagogie de l'adolescence. Mais avant qu'on les ait inventés, est-ce que les grandes personnes attentives n'avaient pas déjà entendu comment cet âge fantasque prononce *moi*, ou *nous*, suivant les jours et surtout suivant les cas ? Elles n'en ont pas moins bâti, ou supporté, un système scolaire à la fois uniforme et grégaire : tous les *moi* obligés aux mêmes tâches en même temps; tous les *moi* tassés les uns contre les autres; mais juxtaposés, et non pas *organisés*.

De ce système scolaire que le catéchiste au moins les délivre !

MARIE FARGUES.

La saison des Congrès

LE CONGRÈS DE RENNES

Le *Congrès national des Œuvres* s'était proposé cette année comme objet *la pastorale familiale*. Je donnerai ici une présentation sommaire des débats, puis j'essaierai de dégager ce qui m'a semblé ressortir de ces trois journées de vie fraternelle.

Ne pouvant m'arrêter à chacun des rapports, je présenterai seulement les trois conférences qui m'ont apparu comme les axes de ce Congrès : celles du P. Carré, de M. Michonneau et de Mgr Fauvel.

Le P. Carré avait choisi pour titre de son exposé : *Deux sacrements : Ordre et mariage*. Insistant sur la convergence des deux symbolismes sacramentels, le P. Carré mit en un beau relief les similitudes de spiritualité qui en découlent pour le prêtre d'une part et pour les époux chrétiens d'autre part. D'un côté, en effet, chaque pasteur participe aux épousailles du Christ avec son Église sur la Croix : ce n'est pas pour rien que l'Église attribue au prêtre, rédempteur lui aussi par son sacerdoce, une part des fruits du sacrifice qu'il célèbre; il n'est pas en vain non plus qu'il est invité à prendre sur lui une part de la satisfaction qu'il donne parfois à son pénitent. Le prêtre se sanctifie par son ministère qui est le ministère même de la Rédemption et de la Nouvelle Alliance dans le Christ. La même mystique de salut et de sacrifice se retrouve d'un autre côté, bien que d'une autre manière, dans le foyer chrétien. Puisque les époux, par leur alliance, communient à l'amour du Christ et de l'Église, ils se sanctifieront en étant l'un pour l'autre et pour la famille ce qu'est le Christ pour l'Église. *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église.*

Avec l'accent apostolique que tant de prêtres lui connaissent M. l'abbé Michonneau parla de la famille et de la paroisse. Il montr la nécessité de fonder l'apostolat paroissial sur la communauté d base de l'Église, la famille : « Aucun patronage, aucun orphelinat n remplacera jamais la famille. » Qui, d'ailleurs, pourrait faire entendr le dogme essentiel de la paternité divine à l'enfant qui n'a ni vra père ni vraie mère ? M. le curé de Colombes insista sur l'importanc de l'enquête préparatoire au mariage — à condition qu'elle soit mené par quelqu'un qui ait pour cela les aptitudes —, sur la prédicatio paroissiale en fonction des familles, sur l'éducation spirituelle de foyers, afin de les aider à prendre eux-mêmes conscience de leur responsabilités chrétiennes et ecclésiales.

Le sommet de la session fut atteint à notre avis par le rapport d Mgr Fauvel, évêque de Quimper, qui devait parler de la famille et d l'Action catholique. De quoi s'agit-il en effet avec l'Action catholiqu des foyers, sinon de donner à la famille sa place, en quelque sort adulte, dans la communauté chrétienne et dans l'apostolat de l'É glise ? « Tout secours qui viserait à prendre la famille en tutelle, d le conférencier, à la décharger de son rôle au lieu de le remplir, irai contre le bien général de l'Église. »

Mais la naissance des mouvements familiaux ne va pas sans soulève maints problèmes. Comment vont-ils s'insérer dans les communauté d'Église et d'abord dans la paroisse ? Comment vont-ils s'insérer dan la vie de la nation ? Et, même leur sera-t-il permis de s'engager e tant que mouvements *catholiques* ? La question, on le voit, rejoignai celle, plus générale, du rapport de l'Église avec les institutions tem porelles. Il fallait la sûreté théologique et la prudence pastorale d Mgr Fauvel pour aborder ces questions délicates dont la discussio est aujourd'hui si généralement passionnée.

Nous ne pouvons suivre dans un si bref compte rendu son argumen tation. Retenons simplement la distinction que fit Mgr Fauvel entre l régime de chrétienté des siècles passés et spécialement du Moyen Age et l'état de fait devant lequel l'Église aujourd'hui continue s marche. Si l'Église n'a pas craint dans le passé de prendre en charg certaines institutions économiques, sociales ou même politiques, c n'est pas qu'elle envisageait d'être, en son essence, la régulatrice d pouvoir temporel. C'est que sa charité l'inclinait à jouer vis-à-vis d la société civile un rôle de relais ou de suppléance jusqu'à ce que le institutions profanes nécessaires fussent à même de fonctionner

Cette mise en tutelle est aujourd'hui révolue. C'est d'autre chose qu'il s'agit. Il appartient à l'Action catholique de pénétrer d'esprit chrétien les structures profanes. Elle le fera en perdant le caractère rigide d'une institution (dont les responsables sont des *chefs*) pour devenir de plus en plus un mouvement (dont les responsables sont davantage des *animateurs*).

Après ce préambule, il était plus aisé à Mgr Fauvel d'évoquer quelques-unes des situations où l'on attend à l'œuvre les mouvements de foyers : Le problème du logement, par exemple. (Le pasteur du Finistère nous cite le cas de cette famille de onze enfants qui vit à Quimper dans deux petites pièces.) Le problème de l'exode : les enfants des familles bretonnes, trop fécondes en général, s'en vont chaque année par milliers vers les grandes villes, Paris surtout, qui est la plus grande ville bretonne. Ils y abandonnent souvent la pratique religieuse et deviennent la proie facile du communisme. Le problème de l'industrialisation à promouvoir afin de fixer sur place ces excédents de population que la terre trop morcelée ne peut faire vivre. Ce ne sont pas là des problèmes que le théologien peut résoudre dans sa chambre à partir de quelque principe abstrait. Il y faut l'humilité de l'observation et de l'attention aux humbles réalités de la vie; il y faudrait toute la charité d'un mouvement de foyers aux prises lui-même avec les misères de ce monde.

Un congrès sur la famille eût été incomplet si l'on n'avait abordé les graves questions de la morale conjugale : limitation des naissances, amour et fécondité, conflits familiaux à la lumière des données actuelles de la psychanalyse, etc. Nous eûmes là-dessus d'excellentes leçons des Drs Nodet et Toulouse, des RR. PP. Tesson et Larrère.

*

Il me semble que nous pouvons faire au sujet de ce Congrès trois observations importantes.

La première est d'ordre tout à fait général. Il est souvent question aujourd'hui du *clergé diocésain*, de sa spiritualité, de son apostolat particulier, de ses méthodes de sanctification. On ne se rend pas toujours compte cependant du paradoxe qu'implique une telle expression et de ce qu'elle signifie de nos jours. On appartenait autrefois

à une Église déterminée : Lyon, Milan, Aix, et cela signifiait quelque chose de précis. Chaque Église avait sa liturgie propre, sa façon de former ses clercs, ses méthodes propres, en un mot ses particularités caractéristiques. Aujourd'hui, au contraire, le clergé dit diocésain n'est plus « différencié » par le diocèse dont il fait partie. Ce sont souvent les mêmes maîtres (sulpiciens, lazaristes...) qui l'ont formé, ce sont les mêmes revues non diocésaines mais nationales (*L'Union, Prêtre et Apôtre, Masses Ouvrières, Cahiers du Clergé rural, Prêtres diocésains*, etc.), dont il s'inspire, c'est la même liturgie, à quelques exceptions près, qui est partout célébrée, ce sont les mêmes œuvres nationales dont il s'occupe, ce sont souvent les mêmes problèmes qu'il trouve, c'est la même spiritualité qui, à grand renfort de publications, est partout prêchée. Aussi ce clergé, dit diocésain parce qu'il n'est plus caractéristique d'un diocèse déterminé, a de plus en plus besoin de réunions, d'assises périodiques, où il puisse se voir, confronter ses vues et ses efforts, stimuler ses recherches et trouver, dans une communion fraternelle visible, le soutien nécessaire à son action. On se rend compte de l'urgence du besoin en constatant chaque année le grand nombre de prêtres (cette année, environ 2.500) qui, malgré souvent leur extrême pauvreté, participent à ces assises. Les organisateurs des *Congrès de l'Union des Œuvres* ont le mérite aujourd'hui de rendre aux prêtres diocésains — de France et d'ailleurs — un service de plus en plus nécessaire.

La seconde remarque concerne l'objet même de ce Congrès : la famille. La session de Rennes nous a fait prendre conscience de ce fait capital : la naissance et la prolifération extraordinaire des *groupements de foyers* ces dernières années en France. A cet égard, le carrefour du jeudi matin, dirigé par M. Dubois-Dumée, était pour l'observateur du dehors un des moments les plus émouvants du Congrès. Qu'il suffise ici d'évoquer quelques noms de groupements : Foyers Notre-Dame, Vie Nouvelle, Association du Mariage chrétien, Groupes de foyers du Tiers-Ordre franciscain, G. D. A. C., M. F. R., M. P. F., etc. On jugera de la nouveauté de ce courant en observant que la grosse majorité de ces groupes ne date pas d'avant 1946. Sur les cent quatre-vingt-onze groupements de foyers (rassemblant environ deux mille cinq cents familles) que possède le diocèse de Paris,

trente-quatre seulement sont antérieurs à cette époque [1]. On devine l'influence que pourront avoir ces mouvements de foyers pour le renouvellement des paroisses de demain. C'est ce que nous ont fait entrevoir les deux beaux rapports de M. Brejon, professeur à la Faculté de Droit de Rennes, et de M. le chanoine Jallier.

Il faudrait pouvoir décrire la figure spirituelle de ces groupements, et pour cela présenter ici quelques-unes des *chartes* qui sont comme les règles religieuses de ces associations de foyers. Mais celles-ci sont trop nombreuses et trop variées, malgré leurs exigences spirituelles communes, pour être abordées ici. Les exercices religieux ne sont d'ailleurs pas, loin de là, le but unique de ces groupes. Certains cumulent des activités très variées : ciné-clubs, théâtres d'enfants, garderies d'enfants, conduite et jeux à l'école; toutes sortes de formules ont été appliquées pour résoudre le problème du logement, du ravitaillement ces dernières années, ou le problème permanent de la formation chrétienne des enfants. Et nous ne parlons pas des activités culturelles, parmi lesquelles il faut retenir en premier lieu l'étude de la Bible, qui redevient ainsi le « Livre de la famille ». Il est intéressant enfin de remarquer que cette belle poussée de vie chrétienne accompagne une extension parallèle des vocations de vie consacrée, soit dans les institutions contemplatives, monastiques ou missionnaires, soit dans les instituts séculiers, soit dans le monde.

Une dernière remarque concerne non plus les faits, mais les réactions diverses de l'auditoire en face de certaines questions soulevées. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'un auditoire si nombreux et si varié réagisse diversement. Cela signifie simplement que la solution des problèmes chrétiens est souvent tendue entre deux extrêmes qu'il faut sauver paradoxalement l'un et l'autre. Je relèverai deux de ces problèmes qui ont particulièrement intéressés les congressistes, tant aux carrefours que dans les séances présidées par S. Ém. le cardinal archevêque de Rennes.

Problème du foyer et de son apostolat : la famille doit-elle sacrifier son bonheur conjugal à l'apostolat extérieur ou au contraire l'apos-

1. Je prends ces chiffres dans l'article de J.-P. Dubois-Dumée, *Les jeunes foyers chrétiens se groupent pour redonner la vie aux paroisses*, dans *Témoignagne chrétien*, 22 avril 1949.

tolat extérieur à la réussite d'une heureuse intimité ? Ou, selon la formule à retenir du R. P. de Lestapis : Famille fermée ou famille ouverte ? Il est certain que le problème est grave pour beaucoup de foyers. On en a vus qu'une activité imprudente avait complètement déséquilibrés, désaxés, parfois même désunis. On en a vus qu'une intimité trop égoïstement recherchée avait désunis aussi. Problème grave, mais tension féconde s'il est vrai qu'en définitive l'on ne peut sauver et l'unité familiale et la charité apostolique que si les deux coexistent.

Problème des activités pastorales du prêtre : s'occuper des enfants et des adultes, ou s'occuper des « foyers » ? La question semble apparemment plus simple que la précédente, parce que le prêtre a charge de tous. Mais comment doit-il hiérarchiser ses activités ? Quel est l'essentiel de la charge pastorale ? Le mouvement familial est si neuf, la nécessité de l'école et des mouvements d'enfants semble si urgente, en certains cas, que la notion, en quelque sorte spéculative, des valeurs s'est estompée en certains esprits. Il était bon d'entendre S. Exc. Mgr Fauvel rappeler que l'essentiel de la charge pastorale est d'aider les foyers à atteindre cette majorité à laquelle ils sont justement en train d'accéder. Il est impossible de former une communauté ecclésiale avec des familles désintégrées, émiettées, dont il ne reste plus que des individus. Le foyer, fondé sur un sacrement, est une communauté de base de l'Église. Le fait qu'il n'en est pas la seule et que l'Église a aussi besoin de la présence stimulante, et spirituellement toujours féconde, des vierges n'enlève rien à cette affirmation.

Le prêtre cependant ne peut s'occuper des foyers comme il s'occupe par exemple des enfants. Toute intervention trop extérieure ou d'ordre trop temporel éveille aujourd'hui de légitimes soupçons et des craintes dans les familles ainsi mises en tutelle. Au surplus, une telle action, comme le notait encore le R. P. de Lestapis, ne peut aboutir qu'à un collectivisme destructeur des familles. L'Action catholique des foyers doit être un mouvement qui vient des familles elles-mêmes spirituellement animées par la parole de Dieu et les sacrements de l'Église. Alors seulement elle fera des familles libres et fortes, intérieurement unies et rayonnantes.

En définitive, dans une société où la famille est de plus en plus menacée par les institutions politiques, économiques, sociales, industrielles, par les progrès mêmes de la biologie ou de la médecine qui,

en dissociant l'amour et la fécondité, tendent à détruire l'essence même de la famille, image de la Sainte Trinité, l'Église a une tâche essentielle à remplir : une tâche de libération qui est sa tâche d'autrefois et de toujours. Il est magnifique de constater que c'est, aujourd'hui encore, dans l'Église, que la famille trouve sa majorité humaine et spirituelle. Parce que l'Église fait de nous des fils de Dieu, son message est toujours un message de libération, d'épanouissement, de grandeur. *Vous n'êtes plus esclaves, vous êtes fils* (Gal., 5, 7). *Vous avez été appelés à la liberté* (Gal., 5, 13). *Car là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* (2 Cor., 3, 17).

A.-M. Henry, O. P.,

UN PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHIATRES CATHOLIQUES

L'été dernier, au cours du Congrès de psychothérapie médicale de Londres, plusieurs psychiatres catholiques de Grande-Bretagne ont lancé l'idée d'une association internationale de psychiatres catholiques. La base vient d'en être posée, en conclusion d'un congrès international des psychiatres, psychanalistes et psychothérapeutes catholiques, qui vient de se tenir, du 6 au 23 avril, dans la vénérable abbaye de Bec-Hellouin (Eure).

Cette abbaye, illustrée par saint Anselme, et qui a donné, aux XI[e] et XII[e] siècles, trois archevêques de Cantorbery et de nombreux Abbés aux monastères d'Angleterre, se prêtait d'autant mieux à cette réunion que ses bâtiments viennent d'être rendus à leur destination primitive : la vie monastique y refleurit, en effet, depuis quelques mois sous l'impulsion des moines olivétains et de leur jeune Père Abbé, le R[me] Dom de Grammont. Quoique à peine installés, les « bénédictins blancs » ont su donner à ce Congrès un cadre matériel, en même

temps qu'une atmosphère intellectuelle et spirituelle des plus heureuses.

Le dessein d'une telle réunion n'était pas de créer un clan supplémentaire dans la gent fort divisée des psychiatres et psychanalystes, mais de rassembler, dans la mesure du possible, les psychiatres catholiques de toute école pour faire, tous ensemble et avec les théologiens, un tour d'horizon des questions que posent et des lumières pédagogiques que peuvent apporter à la vie chrétienne les découvertes de la psychologie contemporaine.

De l'ensemble des rapports — excellents pour la plupart — et des discussions fort animées, mais toujours fraternelles, une conclusion se dégage, que je suis heureux de soumettre à la réflexion de nos lecteurs : ces prêtres et ces laïcs de toutes nationalités [1], ces théologiens et ces cliniciens, de méthodes thérapeutiques bien diverses, ne mettaient pas en doute (la question ne fut même pas posée) que la psychanalyse ne contînt de profondes vérités cliniques. Il leur semblait que, pour autant, psychiatres catholiques et théologiens manqueraient d'honnêteté scientifique en la refusant en bloc.

Les divergences ne sont apparues — fort multiples — que dans la part de vérité reconnue aux principes freudiens et dans la place, centrale ou non, donnée par chacun à l'analyse dans sa technique thérapeutique et sa conception de l'homme.

Cette unanimité, au sein d'une grande diversité, en faveur des principes essentiels de la méthode freudienne, constitue certainement un symptôme très révélateur du mouvement qui se dessine, depuis quelques années, dans la recherche scientifique des chercheurs catholiques [2].

C'est ainsi, que, à la lumière de cette méthode (qui, selon Freud lui-même, n'est par essence ni athée ni religieuse, encore que lui-même et la plupart de ses disciples l'aient mise au service de leur athéisme), quelques-uns des plus graves problèmes de notre vie chré-

---

1. On a beaucoup regretté l'absence des délégués allemands qui n'ont pu, hélas, obtenir leur visa des autorités d'occupation.

2. C'est là une réponse de poids à l'article, bien documenté sans doute, mais rédigé dans un cabinet de travail et non en clinique, que M. Louis Jugnet vient de faire paraître dans *La Pensée catholique* (n° 9), où il prend position contre la psychanalyse.